

appoint

**À CAUSE DE
SON GRAND AMOUR**

février
2022



*Pour toute personne désireuse de vivre l'Évangile
au rythme des besoins et interrogations de notre temps.*

APPOINT paraît cinq (5) fois par année de septembre à juin.

ABONNEMENTS :

Au Canada 1 an / 24 \$ - 2 ans / 44 \$ - 3 ans / 64 \$
À l'étranger 30 \$
Numérique 20 \$ par année. *(Si vous recevez déjà la copie
papier et désirez recevoir également la revue numérique, nous
vous l'enverrons sur demande. Faites-le savoir à la secrétaire
de la revue : Myriam Wakil.)*

NOUS REJOINDRE :

APPOINT
a/s Myriam Wakil, Secrétaire
C.P. 10,010 Succ. Curé-Poirier
Longueuil, Qc J4K 0B3
Site Web : <https://revueappoint.ca>
Courriel : appoint.secretariat@gmail.com
Téléphone de la secrétaire : 514 245-9748

ÉQUIPE DE RÉDACTION :

Francine Vincent	<i>Directrice</i>
Yvon Poitras, f.i.c.	<i>Co-directeur</i>
Sébastien Rhéaume	<i>Rédacteur en chef</i>
Myriam Wakil	<i>Secrétaire</i>
François Therrien	<i>responsable du site web</i>
Yvonne Demers	Daniel Pellerin
Christiane Lafaille	Louise Martin
Alain Blanchette	

GRAPHISME : Jimmy Plamondon

IMPRESSION : Les Impressions Lemire inc.

Dépôt légal Bibliothèque nationale du Québec

No de convention de la poste-publication 40012401

À CAUSE DE SON GRAND AMOUR

Appoint, vol. LV, n° 296, février 2022

Quand l'amour donne vie et bonheur	Yvon Poitras	3
La boîtes à chaussures	Francine Vincent	9
À cause de son grand amour...	Jean Roudy Denois	15
Je te vois, je t'accueille	Louise Martin	21
«Je suis Mère au front pour mes enfants!»	Daniel Pellerin	26
Libération conditionnelle	Christiane Lafaille	32
Goutte à goutte	Alain Blanchette	38
La miséricorde, un parfum d'amour	Collectif	43
Recension : <i>La mort? Non, l'amour</i>	Marguerite Paquet	50

QUAND L'AMOUR DONNE VIE ET BONHEUR

*Ce qui fait la vérité et la beauté d'un être,
c'est le soleil de l'amour en lui et en nous.*

Jean Harang

En guise de préparation à la réflexion que nous ferons ensemble, je vous offre ce texte qui a beaucoup circulé sur les réseaux sociaux. Souvent attribué à Steve Jobs, mais en réalité d'un auteur inconnu, ce témoignage m'impressionne très profondément par sa grande sincérité:

En ce moment, allongé sur mon lit de malade et me rappelant toute ma vie, je me rends compte que toute la reconnaissance mondiale et la richesse qui m'ont rendu si fier de moi ont perdu tout sens devant la mort imminente... En dehors du travail, j'ai eu peu de joie. Nous devrions poursuivre d'autres quêtes qui ne sont pas liées à la richesse: aider ceux qui sont dans le besoin, faire des heureux, aider les écoles en donnant des bourses d'études... La recherche illimitée de la richesse ne fera que transformer une personne en un être tordu comme moi...

Dieu nous a donné l'intelligence pour ressentir la présence de l'amour dans le cœur de tous et chacun, et non les illusions de la richesse. La richesse, pour laquelle j'ai tant lutté et que j'ai obtenue dans ma vie, je ne peux l'emporter avec moi. Ce que je peux emporter, ce sont les souvenirs résultants de l'amour. Je vous souhaite beaucoup d'amour pour votre famille, votre conjoint, vos amis. Aimez les autres. C'est cela la richesse. L'amour donné...

Nous approfondirons notre réflexion en accueillant et en admirant avec notre cœur des témoins d'un grand amour: notre Dieu Créateur, Jésus, une humble servante du temps jadis...

Un Créateur amoureux

J'emprunte discrètement à un auteur inconnu un refrain qui exprime ce que mon âme et mon cœur chantent spontanément :

*Mon Dieu, tu es grand, tu es beau
Dieu vivant, Dieu très haut
Tu es le Dieu d'amour
Mon Dieu, tu es grand, tu es beau
Dieu vivant, Dieu très beau
Dieu vivant en toute création*

Selon le grand mystique Jean de la Croix, «Dieu aime en créant et crée en aimant, la matière est fruit de l'amour.» Des études bibliques nous révèlent que chaque élément de la Création se révèle porteur de l'amour du Créateur pour l'être humain, «une cristallisation de son amour, une parcelle concrète d'amour de Dieu pour l'homme. Un vrai amour de Dieu, pas un semblant d'amour¹.»

Les Écritures commencent par cet amour de Dieu pour la Création: «Dieu vit que cela était bon.» (Gn 1,4) Il se réjouit à la vue du premier arbre, du premier fruit, d'une première étoile, d'une simple bestiole et même de la bête sauvage... (Gn 1, 1-26) Écoutons Charles Péguy, grand poète croyant, qui s'émerveille avec le Créateur devant les réalités les plus simples et les plus exceptionnelles:

*Et Dieu lui-même sage ensemble qu'éternel
Considérait son œuvre et trouvait qu'il est bon.
Du premier diamant jusqu'au dernier charbon,
Il enveloppait tout d'un regard...
De la fleur du pommier jusqu'au dernier chardon,
Il enveloppait tout d'un regard...*

Dieu a créé chaque être humain, chacun de nous, d'une façon personnelle, il a donné à chacun, à chacune, la belle joie d'être unique: «Je t'ai appelé par ton nom... parce que tu comptes beaucoup à mes yeux, que tu as prix et que je t'aime.» (Is 49,16) Aux yeux de notre Créateur, chaque personne est originale, irremplaçable.

La Création n'est pas terminée. L'être humain est créé libre pour inventer la suite de la Création. Sa liberté est à l'image de celle de son Dieu, elle est créatrice. Il porte la responsabilité immense de comprendre le monde, il porte également la responsabilité illimitée de le parfaire. Dieu a voulu en faire un cocréateur indispensable. Pierre Teilhard de Chardin, savant et mystique, a patienté longtemps avant que l'Église reconnaisse que la Création est une réalité en évolution depuis le début et à jamais.

Le travail de l'homme et celui de la femme sont des œuvres de collaboration, de communion avec le Créateur. Le progrès humain, dans les sciences, les arts, l'éducation, les divers métiers, est une réponse d'amour, une participation à l'amour créateur de Dieu... «Aimer, c'est participer au plus profond et au plus subtil de la Création», affirme Victor Hugo.

Parce que le monde est en évolution constante, le travail humain porte une valeur et une importance très grandes. Il s'identifie à la responsabilité de poursuivre l'œuvre de la Création et de la mener à son achèvement. «Ainsi Teilhard a-t-il le droit d'exalter la grandeur et la

¹ BARAUNA, G., *L'Église dans le monde de ce temps*, Paris, DDB, 1967, p. 281.

dignité de la tâche humaine et de parler d'un *saint amour de la Terre*¹.»

J'ajoute un élément important qui montre l'amour de notre Créateur pour tous les humains, hommes et femmes. J'accepte bien l'interprétation reprise par Gérard Marier:

Dans le premier récit de la création de l'homme et de la femme, leur relation est égalitaire. Ils sont mandatés pour accomplir une mission commune: *soyez féconds et prolifiques, remplissez la terre et dominez-la...* Cette relation change dans le deuxième récit: elle n'est plus égalitaire mais hiérarchique. La relation devient une domination de l'homme sur la femme...

C'est là une lecture tronquée du récit... Quand l'homme voit enfin la femme défiler devant lui, il s'écrie: «Voici l'os de mes os et la chair de ma chair, celle-ci on l'appellera femme, car c'est de l'homme qu'elle a été tirée.» Plutôt que de voir dans cette origine de la femme sa subordination à l'homme, il s'agit, bien au contraire, de découvrir une intimité avec lui... Aussi, l'homme laisse-t-il son père et sa mère pour s'attacher à sa femme et ils deviennent une seule chair. Tirée de l'homme, la femme l'attire à elle. La réciprocité est parfaite entre eux et leur relation est égalitaire, horizontale et non pas hiérarchique².

Jésus ou l'amour libéré

Suivons Jésus sur les routes de Galilée et nous le verrons vivre l'amour, un amour pleinement libéré des traditions et des lois qui emprisonnaient le peuple des croyants. Écoutons attentivement cet impressionnant témoignage de Joan Chittister, une religieuse américaine:

Je crois au Jésus qui a guéri un infirme le jour du sabbat en disant: «Prends ton grabat et marche» en faisant abstraction des lois sur le sabbat. Je crois au Jésus qui suivait la *Loi* au-dessus de la *loi*. Dans une société dont l'éthique religieuse imposait aux croyants pieux des règles strictes à chaque sabbat, du lever au coucher du soleil, sans admettre d'excuses ni d'exceptions, Jésus imposait une norme plus élevée. Pour Jésus, *l'amour l'emportait sur le rite*... Je crois au Jésus qui a regardé quelqu'un qui était infirme, condamné et opprimé depuis trente-huit ans, oublié le long de la piscine de guérison pendant trente-huit ans, appelé à la plénitude de la vie pendant trente-huit ans – toujours au nom de la *Loi* – et qui jour du sabbat ou non, a guéri cet homme. À cet instant, l'amour a donné à la *loi* un critère nouveau³.

¹ MARIER, Gérard, *Le chemin du bonheur*, Médiaspaul, 2021, p. 91.

² Ibid., p. 86.

³ CHITTISTER, Joan, *Ce que je crois*, Montréal, Bellarmin, 2002, p. 83.

Jésus aime les filles et les femmes

Invité par ma solidarité affectueuse avec les filles et les femmes d'aujourd'hui et de demain, j'ajoute un second témoignage de Joan Chittister qui parle d'elles avec justesse, liberté et conviction:

Je crois au Jésus qui a ressuscité des morts une jeune fille au sein d'une culture qui enseignait: «Quand naît un fils, vient la paix. Quand naît une fille, rien ne vient.» Pourquoi prendre la peine de ressusciter une fille si sa vie n'a aucune valeur au départ? La réponse est trop évidente pour avoir besoin d'être démontrée: Jésus ne partage tout simplement pas cette opinion, Jésus rejette ce discours car c'est une imposture. Jésus, né de Dieu, sait qu'être à l'image de Dieu, ce n'est pas avoir été façonné mâle, mais avoir été fait capable d'aimer, de sentir et de penser. Pour Jésus, de toute évidence, cette jeune femme était pleine d'une force de vie qui ne s'était pas totalement libérée et qui ne s'était pas encore épanouie.

Mais ce Jésus qui choqua la culture de son temps en ayant la légèreté de laisser entendre que les femmes, elles aussi, sont des êtres humains ne fut pas cru non plus par les cultures postérieures qui, même si elles finirent par admettre l'humanité des femmes, n'acceptèrent pas leur égalité. Pourquoi prendre la peine de faire instruire une fille, répétait-on d'une société à l'autre? Ça ne leur servira à rien. Pourquoi demander aux femmes ce qu'elles pensent de la vie, du gouvernement, du monde, d'elles-mêmes? Elles n'ont pas la tête pour réfléchir. Pourquoi prendre la peine de mendier à l'Église, une fois de plus, un langage inclusif dans les documents théologiques, deux pronoms pour le genre humain, la reconnaissance du féminin chez un Dieu qui n'a pas de genre et dont les écrivains masculins ont fait un Dieu mâle?... Pourquoi continuer à lutter pour les femmes? La réponse est claire: nous continuons parce que Jésus a continué. La réponse est affaire de foi... Je continue parce que je crois en Jésus, le Christ, qui a ressuscité une femme¹...

Jésus se fait un nouvel ami et s'invite chez lui

On pourrait raconter le merveilleux itinéraire de Jésus en alignant ses regards et ses gestes d'amour... Il file aujourd'hui vers la ville de Jéricho qui traîne une mauvaise réputation. Il est entouré d'une foule aux couleurs très variées: ses apôtres, des curieux qui espèrent voir un miracle, vivre une sensation forte, des croyants sincères fascinés par un Maître au verbe plein de lumière, de vérité et d'espérance.

Apparaît soudain un homme de petite stature, il a nom Zachée. Plusieurs le connaissent, c'est le chef des collecteurs d'impôts, il est

¹ Ibid., p. 83.

riche de l'argent qu'il vole au peuple. Il désire depuis longtemps voir de près le personnage de Jésus. Il se rend compte que s'il suit la foule, il n'y parviendra jamais: sa petite taille limite constamment son regard. Il décide de courir en avant de tout le monde et de grimper dans un sycamore tout près de la route.

Jésus arrive près de lui. Il regarde intensément Zachée et il lui lance avec force une demande qui le chavire complètement: «Zachée, descends vite, il me faut aujourd'hui demeurer dans ta maison.» Zachée descend rapidement de son sycamore et accueille Jésus chez lui avec une grande joie au cœur. Il voit un grand amour briller dans le regard de Jésus. Il a l'impression que Jésus le cherchait depuis longtemps et qu'il est heureux de l'avoir enfin trouvé.

Le regard d'amour de Jésus oublie en Zachée le publicain craint, détesté, le collecteur d'impôts malhonnête, le voleur qui s'est enrichi sur le dos des pauvres, le collaborateur avec l'étranger romain dominateur, exploiteur.

Le regard d'amour de Jésus voit plutôt le plus profond, le meilleur, le plus prometteur en Zachée. Il voit en son hôte un être humain, une personne avec sa grandeur intime, avec sa liberté, avec sa dignité, un homme en quête de sens pour son existence malheureuse sous les fausses richesses. Le regard d'amour de Jésus voit en Zachée un être sacré, unique, responsable de son avenir.

Et pendant que la foule s'indigne en murmurant: «C'est chez un pécheur qu'il est allé loger», le regard d'amour de Jésus voit éclater la générosité de Zachée: «Eh bien, Seigneur, je fais don aux pauvres de la moitié de mes biens, et si j'ai fait tort à quelqu'un, je lui rends le quadruple.» Alors Jésus proclame: «Aujourd'hui, le salut est venu pour cette maison, car Zachée aussi est un fils d'Abraham. En effet, le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu¹.»

Le grand amour d'une simple servante

Je désire prolonger notre réflexion en vous résumant un fait historique qui montre bien l'amour authentique d'une femme qui a risqué sa vie par amour pour de petites filles pensionnaires. Nous sommes le 30 décembre 1650. Le monastère des Ursulines à Québec s'enflamme. Marie de l'Incarnation, la fondatrice, s'active à sauver les archives de la communauté. Deux religieuses défoncent une grille pour permettre aux filles du dortoir de s'échapper, mais les plus jeunes, terrorisées, n'osent pas les suivre.

Charlotte Barrée, jeune servante devenue Ursuline, risque sa vie en retournant dans la chambre des petites filles où les murs brûlent déjà et

¹ Voir Luc 19, 1-10.

que tout risque de s'effondrer. Charlotte entraîne les petites avec elle. Le plancher cède derrière leurs pas et tout le bâtiment est bientôt en feu. Cette nuit-là, plusieurs petites pensionnaires échappent à une mort atroce grâce à l'amour généreux de Charlotte.

Marie de l'Incarnation relatera cet événement d'amour généreux en écrivant à son fils devenu bénédictin. Sinon, l'Histoire aurait été une fois de plus oublieuse de l'amour héroïque d'une humble femme. Une encyclopédie de l'amour généreux serait nécessaire pour illustrer que le grand amour de notre Dieu Créateur et du Jésus de l'Évangile a inspiré une infinité de gestes animés par un grand amour¹.

Prions ensemble

Cher Dieu Créateur, grand est ton amour. Ton amour est généreux. Tu as donné gratuitement vie et bonheur à la multitude de tes créatures qui peuplent l'Univers. Tu as spécialement offert vie et bonheur à tous les humains, à tous les hommes, à toutes les femmes.

Tu nous restes cordialement présent. Tu nous écoutes avec bonté, avec compassion. Tu partages avec ton cœur sensible nos peines et nos malheurs. Tu es toujours disponible pour les adoucir. Tu supportes nos infidélités avec une patience infinie. Ton pardon te fait revenir vers nous dès que nous le désirons, en toute liberté, en toute sincérité.

Je te remercie spécialement de mettre sur ma route des amies et amis qui sont de merveilleuses compagnes qui m'offrent généreusement ta Paix, ta Joie, ton Amour. Oui, grand est ton Amour! Merci !

Cher Jésus de l'Évangile, grand est ton amour. Un amour que tu as concrétisé en guérisons, en attentions, en écoutes, en encouragements, en leçons que tu espérais salvatrices, tels les reproches aux pharisiens et les coups de fouet au Temple. Un amour qui s'est exprimé en amitiés souvent surprenantes ; je pense à Marie-Madeleine, à Zachée, à Jean, le disciple que tu aimais affectueusement. Tu as pardonné le reniement de Pierre, tu as gardé près de toi Judas le traître. Et tu as donné généreusement et douloureusement ta vie pour nous offrir un bonheur éternel. Oui, grand est ton amour ! Merci !

Yvon Poitras
poitrasyvon@outlook.fr

¹ Voir *Le Devoir*, 20 juillet 2021, p. A 7.

LES BOÎTES À CHAUSSURES

*La vie est un don et elle nous offre le privilège,
la possibilité et la responsabilité de donner
quelque chose en retour en devenant meilleur.*

Anthony Robbins

Le temps de Noël vient tout juste de se terminer. Les sapins et toutes les décorations sont rangés jusqu'au prochain Noël. La féerie du temps des Fêtes a fait son œuvre encore une fois. Comme pour faire fuir les aléas causés par la pandémie de la COVID-19, les gens ont été généreux, touchés directement ou affectivement par les épreuves du quotidien vécues au sein de plusieurs familles.

J'ai été sensible à tout ce qui a été fait pour apporter un peu de bonheur à des personnes seules, âgées, malades, itinérantes, immigrantes... J'ai été touchée profondément par le projet de Roxane Gagné, l'Opération boîtes à chaussures en Montérégie, mais surtout par la réponse des personnes de milieux différents qui ont eu connaissance de ce projet et qui, en moins de deux, ont mis la main à la pâte avec compassion, bienveillance, dans la joie.

Qui est Roxanne Gagné?

Roxanne est coordonnatrice pour l'Opération boîte à chaussures pour la Montérégie. Venue s'entretenir avec les Sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie à Longueuil, Roxanne s'est présentée comme une Franco-Manitobaine qui est arrivée en Montérégie en 2018. Avocate de profession, ayant vécu au Manitoba près de familles autochtones, en arrivant ici, elle voulait avoir des racines au Québec. En fait, elle voulait s'incarner dans son milieu, faire du bénévolat en venant en aide aux femmes et peut-être plus spécifiquement aux femmes autochtones. Elle voyait cela comme une mission.

En tant que femme, elle croyait fermement que c'était important d'offrir du soutien aux femmes. Elle croyait aussi qu'en faisant ce type de bénévolat, elle recevait plus qu'elle ne donnait. En 2018, elle choisit de s'impliquer dans l'Opération boîtes à chaussures de Montréal, qui donne une «boîte à chaussures» où l'on retrouve des éléments essentiels, mais aussi du maquillage, des mitaines, des cartes cadeaux, des bijoux, du chocolat ou des bonbons, à des femmes qui sont en centres d'hébergement.

La première année, elle a été très touchée par cette expérience humaine, mais surtout en réalisant que, pour la plupart des femmes

qui recevaient «une boîte à chaussures», c'était leur seul cadeau. En effet, beaucoup de ces femmes sont seules et sans enfants ou victimes de violence conjugale, avec parfois des problèmes si grands qu'elles deviennent itinérantes, sans domicile fixe, vivant dans la pauvreté. La boîte à chaussures leur montre qu'on ne les a pas oubliées parce qu'on y a inséré un petit message, une carte, une photo... il y a quelqu'un sur la Terre pour qui elles ont compté.

L'année suivante, en prenant l'initiative de communiquer avec les centres d'hébergement de la Montérégie, elle prend conscience des multiples besoins. Elle poursuivra donc sa mission en Montérégie, avec une équipe de bénévoles. En 2020, la pandémie oblige l'organisme à faire preuve de créativité : une carte-cadeau sera remise au lieu d'une boîte à chaussures.

En 2021, après que les bénévoles ont eu fait le tour des centres d'hébergement, des travailleurs de rue et des centres de service de jour, pour connaître leurs besoins, 26 au total, Roxanne et son équipe se sont fixé pour objectif de recueillir 615 boîtes à chaussures. La demande est grande, les milieux sont doublement appauvris à cause de la pandémie qui a fait des ravages. De plus, les femmes ciblées ont besoin d'un peu de douceur et de chaleur humaine. Roxanne aura des alliés dans son projet, dont le diocèse Saint-Jean-Longueuil qui s'investira et invitera les diocésains et diocésaines à collaborer.

L'Opération boîte à chaussures

L'Opération boîte chaussures a été fondée en 2011 par quatre belles-sœurs de la famille Mulroney. Elles avaient remarqué que, s'il y avait souvent des opportunités pour offrir des cadeaux de Noël à des enfants appauvris, il n'y avait rien de prévu pour les mamans. Elles ont donc décidé d'impliquer parents et amis pour remplir des boîtes à chaussures de cadeaux, afin d'illuminer la vie de ses femmes pour la plupart itinérantes. Elles s'étaient fixé un objectif de 150 boîtes à chaussures, pour un seul refuge familial à Toronto. À leur grande surprise, et à cause de la générosité des personnes de leurs réseaux sociaux, elles ont reçu l'équivalent de 400 boîtes à chaussures cette année-là, de manière à choyer les femmes hébergées dans quatre refuges. Un mouvement à l'échelle du pays venait de prendre son envol.

Le but premier de cette opération est de *favoriser l'émergence de communautés sécuritaires, solidaires et inclusives en facilitant les gestes de bonté entre les sympathisants et les femmes sans abri de la région.*

Leur mission est de partager de l'empathie, de la gentillesse et de la compassion avec des femmes de la communauté locale impactées par l'itinérance, à travers la collecte et la distribution de boîtes à chaussures remplies de cadeaux et de messages de soutien, afin que naisse un monde où toutes les femmes, de toutes origines, soient vues, estimées et traitées avec dignité et compassion.

Des familles se mettent à la tâche... les petites sœurs aussi!

En lien avec le diocèse de Saint-Jean-Longueuil et par le biais de *Sentiers de foi*, un groupe Facebook privé diocésain qui est ouvert à toute personne (ou famille) intéressée à cheminer dans la foi, librement ou en complémentarité avec des activités offertes en paroisse, un appel a été lancé à tous: participer à l'Opération boîte à chaussures. Plus d'une centaine de boîtes ont été ainsi amassées.

Des commentaires ont été écrits sur le site de *Sentiers de foi*, des réflexions et des mots très inspirants :

- *Merci à vous tous qui avez participé à ce beau projet de partage et de solidarité pour les femmes dans le besoin. Soyez comblés de bonheur et de bénédictions!*
- Emma (11 ans) a présenté le projet en faisant le lien avec le récit du livre d'Isaïe de «La Promesse de Bonheur à Venir» (Is 35, 1-10):

Dans le texte il est écrit: *«Dites à ceux qui perdent courage, soyez forts, pensez à eux.»* Aider les gens, ça peut aider les gens et leur donner du courage, mais ça te rend heureux aussi. J'ai aimé aussi le passage où il est écrit: *«C'était comme dans le désert, il est devenu fleuri avec de l'eau dedans.»* Le contenu d'une boîte à chaussures, c'est comme des fleurs dans le désert... ça fait du bien.

- *Merci Emma de nous encourager à participer à ce beau projet! Ton enthousiasme est inspirant!*
- *Milana a décidé d'en faire 5 boîtes, en utilisant des coupons rabais...*

- *Notre projet de famille permettra de mettre du baume dans le cœur d'une femme en manque d'amour.*
- *Des familles de Laprairie étaient très enthousiastes envers le projet. La situation des femmes itinérantes les touchait beaucoup.*

Les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie (SNJM) du Québec ont emboîté le pas pour soutenir les femmes touchées par l'itinérance. C'est avec beaucoup d'amour qu'elles ont tricoté des foulards, des tuques, pour réchauffer le corps et le cœur de ces femmes. Elles ont réalisé plus de 60 boîtes en plus de dons en argent. C'était tellement beau de voir toute cette joie qui se lisait sur chacun de leurs visages. Elles y ont mis beaucoup d'amour en solidarité.

L'objectif 2021

Je disais précédemment que l'édition 2021 de l'Opération boîte à chaussures pour la Montérégie visait à récolter autour de 615 boîtes. Si l'objectif semblait ambitieux, l'ajout de nouveaux partenaires, comme les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie (SNJM) et le diocèse de Saint-Jean-Longueuil, qui est devenu un point de chute pour recevoir les boîtes à chaussures des donateurs, a apporté de l'eau au moulin. Plus encore, les SNJM en ont fait la promotion auprès du personnel de leur maison de Longueuil, et dans leurs propres réseaux.

À la fin de la campagne, le siège social de l'Opération boîte à chaussures de la Montérégie a confirmé avoir reçu plus ou moins 726 boîtes. L'objectif initial a été dépassé de plus de 100 boîtes!

Pourquoi donner rend-il heureux?

«L'Opération boîte à chaussures est une belle façon de démontrer aux femmes qu'on pense à elles», disait Roxanne. Elle ajoute: «Tous les gens qui ont participé à compléter une boîte à chaussures m'ont dit que c'est l'un des dons les plus personnels qu'ils ont fait et ils ont vraiment apprécié de participer!»

Si le contenu des boîtes à chaussures rassemble de nombreux articles essentiels, la présence de petites attentions pour faire vivre un moment particulier ou rendre chaque femme « spéciale » contribue à redonner de l'espoir à ces femmes. Roxanne nous a confié lors d'un entretien chez les SNJM que la compagnie *Ardène* avait donné, dans le passé, une chaîne avec un petit cœur à déposer dans chaque boîte. L'une des femmes bénéficiaires avait dit: «Lorsque je me sens seule, je touche mon petit cœur, et je sais que quelqu'un a un jour pensé à moi.»

Au centre diocésain, durant le mois de novembre, le cœur était à la fête. Il y avait des sourires partout. Les personnes étaient heureuses de donner, de préparer une boîte à chaussures, d'y déposer des gâteries, de petites attentions, du bonheur. La joie était palpable.

Pourquoi donner rend-il si heureux?

Des amies de toujours me disaient: «Parce que donner, ça nous décentre de soi. Je m'oublie pour quelqu'un. Donner, c'est un autre état d'âme... si je veux recevoir, je suis dans l'attente. Mais donner vraiment, c'est un geste gratuit, généreux, plein d'amour.»

Donner, partager avec les plus pauvres, donner sans rien attendre en retour, ça ouvre les volets de son cœur et de tout son être. Ça éveille la joie intérieure, ça augmente l'estime de soi, et le sentiment que tous les êtres humains sont interreliés. «Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir», disait déjà la Bible.

Dans un article du *Devoir*, le 15 juillet 2017, il était écrit: «Une expérience confirme par imagerie cérébrale que la générosité et le sentiment de bonheur sont bien associés dans le cerveau.» La générosité entraîne la générosité. «L'empathie ou la volonté de faire plaisir nous pousse à agir. On réagit aux états d'autrui parce qu'on est en résonance émotionnelle», dit le moine bouddhiste Matthieu Ricard. Comblé le besoin de l'autre fait sens, donner un cadeau rend heureux. Et en plus, ça apporte un moment de bonheur dans la vie de ces femmes.

Merci la vie!

Par amour pour elles...

*Mêlé aux cris des femmes, s'entend le cri de Dieu.
Dieu est présent dans ton existence vide.
Il est tout ce que tu voudras y mettre pour la remplir.*

*Tu as entendu sa voix, sans la reconnaître.
Tu as vibré sous son geste de tendresse, sans savoir son origine.
Il est dans le bien du geste de bonté que tu as reçu.
Il est en toute beauté.*

*Il est en chaque main qui s'ouvre au bien.
Il est dans le bonheur qui te court dans les veines quand quelqu'un
s'intéresse à toi.
Il est dans la paix de tes larmes quand tu te réconcilies avec ton passé.
Il est dans chaque rencontre, chaque sourire, chaque geste de
bienveillance.*

*Tu as crié ton drame, et Dieu t'a entendue.
Son cri s'est mêlé au tien pour ainsi renouveler la face de la terre.*

Francine Vincent
vincent.francine@gmail.com

À CAUSE DE SON GRAND AMOUR...

Quand Francine Vincent, directrice de la revue *Appoint*, m'a demandé d'écrire cet article, j'ai tout de suite pensé à des personnes qui, à cause de leur grand cœur, ont mis en pratique cette Parole de Dieu dans leur vie et dans l'ordinaire du quotidien des autres et de la communauté pour en faire de l'extraordinaire.

Ces lignes veulent être un hommage rendu, un merci à toutes ces personnes que j'aime et qui, à cause de leur grand amour, m'ont aidé dans mon cheminement humain et chrétien.

Mes parents

Je suis né en Haïti et ai grandi dans un des quartiers populaires de Port-au-Prince au sein d'une famille très modeste. Ma mère tenait une petite boutique de quartier et mon père travaillait comme mécanicien automobile. Nous étions cinq enfants à la maison, Thamard, Roudy, Sheena, Pierrena et Jerry. Mes parents n'allaient pas régulièrement à la messe, mais ils nous invitaient à y aller tous les dimanches. Ils travaillaient beaucoup pour nous nourrir. Ils prenaient des «*kout ponya*¹» pour assurer notre éducation.

À la maison, papa était strict, mais très attentionné et protecteur. Je l'ai vu plusieurs fois prendre la défense de mes sœurs. Ma mère, femme de courage «portait» la maison. Tout reposait sur elle. Elle nous a élevés dans une grande liberté. Elle me laissait faire tout ce que je voulais dans le respect des normes familiales. Avant chaque sortie avec mes amis du quartier, elle me faisait toujours ces recommandations: «Sois prudent... Fais pas de bêtises... Touche pas à la drogue...»

Mes parents avaient de grandes ambitions pour nous. Ils disaient souvent à mes sœurs et moi qu'ils ne voulaient pas que l'on connaisse ce qu'ils avaient vécu dans leur enfance et leur jeunesse. J'ai fait toute ma scolarité à Port-au-Prince.

Avec leurs maigres moyens économiques, ils nous ont permis de fréquenter les meilleurs établissements scolaires de la capitale. Ils rêvaient d'avoir un fils médecin: un fils médecin dans la famille aurait été pour eux un grand honneur, une revanche sur la vie. Mes parents étaient prêts à faire des sacrifices économiques pour me payer des études de médecine dans une faculté privée à Port-au-Prince.

¹ Expression créole pour dire «prendre des crédits» à des taux élevés et surélevés. Cette pratique se fait entre particuliers de façon informelle.

J'ai déjà vu ma mère réfléchir devant une belle robe qu'elle aimait, mais elle a refusé de l'acheter. J'avais peut-être huit ou neuf ans à l'époque. Instinctivement, je lui ai demandé : «Maman, pourquoi tu n'as pas pris la robe? Elle te va super bien.» Elle m'a répondu avec un petit sourire: «*Merci pitit moin*¹.»

C'est dans le «*tap-tap*²» qui nous ramenait à la maison qu'elle a répondu à ma question: «J'ai pensé à l'école³ de ta grande sœur. La priorité, c'est vous.» J'étais triste. Elle n'a pas acheté la robe, mais elle m'a acheté une crème glacée pour la route. Je lui disais naïvement, mais déterminé: «plus tard quand je travaillerais, je m'occuperais de ta garde-robe.» C'est une femme courageuse, une grande dame. Pendant plusieurs années, j'étais l'unique garçon de la famille. Donc, son chouchou, «son fils». Mon petit frère est mon cadet de quatorze ans.

Par amour, mes parents faisaient tout pour éviter qu'on manque de quoi que ce soit à la maison. C'est ce que font encore aujourd'hui beaucoup d'autres parents d'ici et d'ailleurs. Je n'ai pas eu une enfance malheureuse. Je les remercie infiniment.

Père Pierre Le Beller

Dans l'église catholique de mon quartier, la paroisse Saint-Antoine-de-Padoue, nous avons eu un curé breton, prêtre de Saint-Jacques originaire du Morbihan, Père Pierre Le Beller. Un bon père, le curé fondateur, qui prenait soin de tous ses paroissiens, paroissiennes, en particulier les jeunes.

Ce prêtre breton a beaucoup marqué le quartier, toute mon enfance et mon adolescence. J'étais son enfant de cœur. Il a passé plus d'une quinzaine d'années dans la paroisse et plus de trente-cinq ans en Haïti. Il était très proche des jeunes. Il nous encourageait à prendre le chemin de la vie et non celui de la mort. Il nous disait souvent en créole : «*se nou ki pou chanje imaj katye a*⁴».

Il a fondé au cœur du quartier, dans la paroisse, une bibliothèque. Pour moi, c'est l'une de ses plus grandes réalisations. Il y avait un non-dit dans cette réalisation. Il envoyait un message politique et évangélique à tout le quartier en particulier, à nous les jeunes. Je me rappelle encore cette phrase qu'il nous avait dite : «Vous les jeunes, à la place de la

¹ Merci mon fils.

² Moyen de transport collectif le plus utilisé en Haïti surtout à Port-au-Prince. Elles sont colorées et la plupart jouent de la musique locale très forte.

³ En Haïti, la scolarité dans les écoles privées est très chère, de la maternelle à la terminale. Les familles paient tous les mois sinon leurs enfants risquent le renvoi. Malheureusement, il n'y a pas beaucoup d'écoles publiques.

⁴ C'est à vous de changer l'image du quartier.

violence, des armes, de la drogue qui circulent dans le quartier, je mets entre vos mains des livres.»

Les livres forment l'intelligence et donnent des outils cognitifs et affectifs pour transformer le monde. Père Le Beller était très critique envers les situations politiques et économiques dévastatrices du pays. Il ne craignait pas d'aborder les problèmes et les questions des jeunes sur leur présent et leur avenir dans le pays. Avec d'autres jeunes, il a soutenu dans la paroisse la fondation d'une troupe de théâtre *Les Gens de l'Art* dont j'étais membre. On faisait du «théâtre engagé». Dans notre troupe de théâtre, il y avait des jeunes protestants et catholiques¹. Il nous disait : «*Tout jèn se jèn*»².

Il aimait beaucoup les jeunes. Il a fondé une maison d'accueil pour les enfants et les jeunes de la rue. Un jour, je l'ai vu entrer dans une maison prendre un enfant malade pour le transporter à l'hôpital, ses parents n'avaient pas les moyens de payer. Père Le Beller a tout pris à sa charge. C'est un vrai humaniste.

Personnellement, c'est à ses côtés, à son école que j'ai développée des sentiments d'humaniste et de respect pour l'humain au-delà de son statut social, son choix de vie.

Il y a six ans de cela, en 2015, j'ai eu la grâce et le bonheur de travailler avec lui comme vicaire dans une paroisse en France. Ce fut une belle année entre «père et fils». Comme curé, il m'a accompagné et a formé mon âme de pasteur.

Par amour, Père Le Beller s'est mis du côté des jeunes pour leur offrir un avenir meilleur. Merci «*Pè Lébéle*» comme on t'appelait dans la paroisse. Grâce à toi, je ne me suis pas perdu. Merci de ton grand amour pour les jeunes, pour Haïti chérie.

Micheline et Micheline

Après une dizaine d'années vécues en France comme séminariste³ puis comme prêtre missionnaire, le supérieur général de notre société missionnaire⁴, père Paul Dossous, m'a envoyé en 2016 au Québec pour faire des études à l'Institut de Formation Humaine Intégrale de Montréal suivies d'une maîtrise en théologie pastorale à l'Institut de formation théologique du même lieu.

¹ Adolescent, je n'avais pas d'amis musulmans ni d'autres religions. L'Islam était à peine ou peu connu en Haïti. À l'école, on étudie tout simplement les grandes religions.

² Tous les jeunes sont égaux.

³ Avant de devenir prêtre, il faut un minimum de sept ans de formation humaine, spirituelle, intellectuelle et communautaire.

⁴ <http://www.missionnaires-st-jacques.org/>

Tout en poursuivant mes études, en 2017, l'évêque du diocèse de Saint-Jean–Longueuil de l'époque, Mgr Lionel Gendron, m'a nommé vicaire à la cocathédrale Saint-Antoine-de-Padoue. Par la suite, il m'a confié la responsabilité de curé au sein d'une équipe composée de prêtres et d'agents et agentes de pastorale, à l'Unité pastorale Saint-Basile/Saint-Bruno.

C'est dans cette unité pastorale que j'ai fait la rencontre de plusieurs baptisés, hommes et femmes, engagés et amoureux de l'Église. Avec les prêtres et les agents et agentes de pastorale, ils participent à la mission de l'équipe pastorale. Ils sont bénévoles dans plusieurs mouvements et groupes de la paroisse.

En écrivant ces lignes, plusieurs visages et noms montent dans mon cœur comme un bouquet d'amour, *Gloria... Constance... Jean... Georges... Yolande... Janine... Paul...* Mais, je vais prendre le risque de faire ressortir deux noms, deux visages, deux belles personnes, Micheline à Saint-Bruno et Micheline à Saint-Basile qui se donnent totalement pour la mission. À travers elles, je remercie INDISTINCTEMENT tous les bénévoles de l'Unité pastorale et aussi tous ceux et celles qui font du bénévolat partout et ailleurs dans des organismes ici au Québec.

Dans une paroisse, le prêtre ou le curé ne travaille pas tout seul. Il porte la mission avec d'autres personnes mandatées, prêtres ou agents et agentes de pastorale dans un esprit de coresponsabilité. Le travail se fait en équipe. Les bénévoles sont très impliqués.

«À la paroisse Saint-Bruno, que celui ou celle qui ne connaissent pas Micheline Lachapelle, lèvent la main... Il n'y en a pas.»

Micheline a une belle présence dans la paroisse. J'ai beaucoup apprécié travailler avec elle. Elle a été impliquée dans différents champs de la pastorale (préparation et célébration des baptêmes, liturgie, sacristie, responsable des réceptionnistes bénévoles à l'accueil). Elle avait toujours le mot juste pour toucher les cœurs. Elle est une femme pleine d'humanité et de tendresse. Elle est proche des gens surtout les plus faibles.

En septembre dernier, pour son départ à la retraite à 85 ans, l'équipe pastorale et toute la communauté paroissiale lui ont rendu hommage pour ses 28 années de bénévolat à la paroisse.

En voici un extrait¹:

¹ Message publié sur la page Facebook de l'Unité pastorale Saint-Basile/Saint-Bruno, 12 septembre 2021.

Micheline est une femme impressionnante par son énergie et sa détermination. Elle est toujours prête à rendre service. Elle est présente pour sa famille, pour prendre soin de son frère, et elle a même accompagné une paroissienne dans la maladie pendant plusieurs années.

Micheline, tu es un exemple fort de l'amour de Dieu, une disciple du Christ présente au cœur de notre communauté et une femme d'exception. Micheline, tu as occupé une grande place dans notre communauté, mais tu as aussi une place spéciale et précieuse dans le cœur de plusieurs d'entre nous.

En notre nom à tous, mille fois merci!

«À la paroisse Saint-Basile, que celui ou celle qui ne connaissent pas Micheline Garneau, lèvent la main... Il n'y en a pas.»

Micheline a une belle présence dans la paroisse. J'ai beaucoup aimé travailler avec elle. Tous les prêtres qui ont été en service dans la paroisse ne diront pas le contraire. Elle aime les prêtres.

Micheline est un point de référence pour les paroissiens, paroissiennes. C'est la voix qu'on entend tous les samedis soir à la messe de 16 h. Elle est lectrice. Je me rappelle qu'un samedi Micheline était absente (ce qui n'arrive pas souvent). Après la messe, plusieurs paroissiens, paroissiennes sont venus me voir pour me demander : «Monsieur, le curé, elle est où Micheline? Est-elle malade?»

Micheline est une femme d'écoute, de prière et de foi. Femme bienveillante, discrète et pleine de générosité. Elle est très proche des gens. Elle aime les jeunes. Elle prend soin de son monde. C'est une femme intellectuelle. Elle et moi, souvent après la messe en semaine, il nous arrive de jaser sur plein de sujets qui touchent la philosophie, la psychologie, la musique, la théologie. On avait une relation cognitive. Elle a une très grande culture. Elle est très impliquée dans les différentes activités pastorales à Saint-Basile.

Merci, *madame Garneau*, comme je t'appelle affectueusement.

Par amour, Micheline et Micheline se sont données sans compter comme Marie et Marthe dans l'évangile (cf. Luc 10, 38-42). Elles écoutent le Seigneur tout en demeurant en tenue de service. Merci à vous. Je rends grâce à Dieu de m'avoir permis, durant mon ministère de prêtre à l'Unité pastorale Saint-Basile/Saint-Bruno de célébrer, prier, jaser, fraterniser avec vous.

À toutes ces personnes qui m'ont marqué directement et indirectement, merci de m'avoir donné la piqûre de l'amour. À toutes les personnes de bonne volonté qui sèment autour d'elles des graines d'amour, merci. Car seul l'amour peut enfanter la vie.

Père Jean Roudy Denois, psj
jeanroudy.denois@dsjl.org

JE TE VOIS, JE T'ACCUEILLE

Toc, toc, toc... Qui est là? Voilà une réplique bien connue. Si l'on frappe à votre porte, de quelle manière allez-vous accueillir cette personne?

Permettez-moi d'envisager les réactions possibles. Certaines personnes se lèveront avec entrain, contentes d'avoir de la visite. Elles seront tout sourire pour cet individu mystère sonnant à leur porte. D'autres auront remarqué l'individu reluquant le domicile avant de frapper. Ils en déduiront un colporteur prêt à faire croire que la toiture ou la haie a besoin d'entretien. Évidemment, c'est l'expert de la situation, alors il faut ouvrir. Puis, d'autres garderont la porte close.

Il existe assurément bien d'autres réactions. D'ailleurs, Robert Soulières, un auteur de littérature jeunesse, en a fait le thème de son livre *Ding, dong!*¹ Il raconte avec humour 77 histoires d'une personne ouvrant la porte de son domicile sur un vendeur de chocolat. Il présente différents scénarios entre deux personnes, le vendeur et l'acheteur; le demandeur et l'hôte. Évidemment, vendre ou acheter du chocolat ne transforme pas notre vie. Pourtant, nous cognons à la porte de Dieu espérant une réponse tout comme le vendeur de chocolat.

Alors, imaginons un instant qu'après avoir entendu votre sonnette, vous ouvriez la porte... C'est un résident du quartier. Il vous informe que Jésus est en marche vers la grande maison du coin, là où habite un couple riche. Quelle sera votre réaction?

- 1) Vous vous installez derrière la fenêtre ou sur votre balcon pour surveiller son passage, tapi dans l'ombre un peu comme Zachée juché dans un arbre (Lc 19,1-10). Ainsi, vous souhaitez voir Jésus tout en gardant à distance les possibles reproches et jugements des voisins méprisants.
- 2) Vous sortez de votre demeure rejoignant le bord du chemin puis vous criez comme l'aveugle Bartimée (Mc 10, 46-52): «*Fils de David, Jésus, ait pitié de moi!*» Vous avez au fond de vous une demande d'amour, de réconfort, de certitude... Vous voulez voir avec ses yeux. Vous voulez un signe pour marcher dans ses pas.
- 3) Vous partez les mains chargées d'un présent. Vous entrez discrètement sans invitation dans la demeure du couple riche, alors que Jésus est assis. Le voyant, vous pleurez à ses pieds comme la femme pécheresse (Lc 7, 36-50). Vous lui déchargez

¹ SOULIÈRES, Robert. *Ding, dong!* première édition (2007), Soulières éditeur, 240 p.

tout le poids de votre conscience sachant que cet homme ne vous rejettera pas à cause de son grand amour.

4) Option personnelle.

Nul doute que votre réaction sera à l'image de votre vie. Elle sera unique tout en étant semblable à bien d'autres personnes.

Toutefois, Jésus, à cause de son grand amour, vous accueillera. À sa manière, il vous dira: «je te vois, je t'accueille, je t'aime». L'histoire de la femme pécheresse pardonnée est l'exemple d'un grand accueil de la part de Jésus. Ce dernier l'observe en silence sans jugement. Il voit et accepte son présent parfumé, mais il en saisit surtout l'intention. Il voit dans la proximité sa volonté de changer et son courage d'affronter les possibles remontrances et le rejet des autres. Il voit dans ses pleurs tous ses remords et ses faiblesses. Il voit dans la posture de cette femme à ses pieds sa demande de pardon et sa foi en lui. Il voit dans ses baisers sur ses pieds arrosés de larmes tout l'amour qui l'habite. Il accueille cette femme. Il accepte cette femme. Il voit la lumière en elle. *«Ta foi t'a sauvé; va en paix.»*

Contrairement à Jésus, le pharisien ne voit que la pécheresse. Il ne voit que la faute. Il définit cette femme par ses travers et ses péchés. Elle est indigne. Elle n'est pas invitée et pourtant elle est entrée. Elle le touche, alors que c'est inconvenant. Aveugle, il ne voit que l'obscurité de la pécheresse.

Ce récit de la femme pécheresse a de toute évidence inspiré bien des gens depuis deux siècles. À cause de son grand amour, Jésus nous guide. Il nous dit comment voir notre prochain. Toutefois, nous sommes bien souvent comme le pharisien. Il semble qu'il nous faille vivre l'expérience de cet accueil pour en saisir le grand amour. Ce fut mon cas...

Un prêtre dans les pas de Jésus

À 16 ans, je fréquentais un collègue religieux en ville. Lors des fêtes religieuses, nous étions invités à la chapelle pour une célébration et les cours étaient annulés. Évidemment, le sacrement du pardon faisait partie des célébrations. Chaque année, cette occasion se présentait, mais cette fois-là, le besoin était viscéral.

Quelques mois avant, j'avais commis un geste d'une très grande violence. J'avais souhaité me donner la mort. Toujours vivante malgré ce geste, je vivais avec la honte. Tabou comme situation, je m'isolais dans l'absence de sens. Pourtant, ma survie était une seconde chance. Ce fut même le réveil de mon instinct de vie. Malgré tout, cela était insuffisant pour chasser le malaise grandissant. Ma posture reliée au

message de Jésus était flou. Les téléromans de l'époque tels que *Les filles de Caleb*¹ véhiculaient que les suicidés étaient exclus du paradis. Le survivant d'un tel acte est indigne, car lâche et faible. C'est le propre des sentiments de peur et de honte; par conséquent, le suicidé est inspiré par l'orgueil, un péché. J'étais donc une exclue.

Jésus est amour, m'a-t-on répété dans mon enfance. Suffit-il de lui demander pardon? J'ai pris mon courage à deux mains et je suis allée confesser ma honte et mes remords. J'ai rejoint ce prêtre sans nom car, envahie par mes pensées, je n'avais pas porté attention. Cet homme inconnu attendait en silence. La petite pièce attenante à la chapelle était légèrement allumée et paisible. Le regard du prêtre était bienveillant... mais j'avais peur. J'avais honte. J'ai fini par me raconter, me dénoncer et me pleurer. J'ai fini mon récit par la question suivante: «Le seigneur me pardonnera-t-il de l'affront que je lui ai fait?»

Comme croyants, nous savons la réponse de Dieu. Mais un simple «oui» aurait-il été suffisant pour m'en convaincre? Ma quête impliquait une réelle sincérité. Et vous, de quelle manière m'auriez-vous accueilli? Est-ce si facile d'incarner la bonté, la bienveillance et l'amour envers un étranger qui vous fait une confiance? Comment ne pas juger? Comment voir à travers les yeux de Jésus. J'étais jeune, ingrate et insensible envers la vie et la création de Dieu. Mon geste était semblable à un jeune crachant aux visages de ses parents.

Enfin, la réponse de ce prêtre sans nom a été extrêmement surprenante pour l'adolescente que j'étais. Il n'y a eu aucune hésitation de sa part. Tout son visage s'est illuminé. La joie était tangible et semblait émaner de tout son corps. Les bras ouverts, le sourire aux lèvres il m'a simplement dit: «Le seigneur, tout comme moi, est rempli de joie, car il a retrouvé sa brebis perdue.» Sa réponse inattendue m'a atteint droit au cœur. Elle ne pouvait qu'être inspirée par son grand amour. J'y ai cru et j'ai pleuré. Tout comme la pécheresse, cet homme venait me dire à travers ses mots: «Je te vois et je t'accueille, toi, ma précieuse brebis, toi que j'aime d'un grand amour. Toi, qui étais perdu et que j'ai enfin retrouvé.» Il n'a pas vu la faute. Le pardon allait de soi. Je suis sortie de l'obscurité. Je venais de plonger dans un amour inconditionnel.

Moi, dans les pas de Jésus

30 ans plus tard, cet amour inconditionnel m'accompagne toujours. Sans le savoir, sans le prévoir, j'ai marché dans les pas de Jésus et de ce prêtre sans nom. Je constate seulement aujourd'hui le pouvoir de cet amour à travers l'accueil. Voici comment cette chaîne d'amour se poursuit dans ma vie.

¹ Téléroman *Les filles de Caleb*, réalisation de Jean Beaudin.

Dans le cadre de mon travail, je suis appelée à venir en aide à des équipes-écoles lorsqu'un élève est en bris de fonctionnement. Il s'agit d'un travail d'équipe où professionnel, technicien en éducation spécialisé, orthopédagogue et enseignant jumèlent leur expertise pour identifier les besoins de l'élève en souffrance et les interventions appropriées. Certains comportements de ces jeunes sont inacceptables, mais plus important encore, ils sont signe d'un mal-être.

L'an dernier, j'ai été demandé pour accompagner une jeune élève d'une dizaine d'années qui dormait en classe. Recroquevillée sur sa chaise et le regard perdu, elle accumulait les travaux non faits. Isolement social, mutilation, absence répétée, idées suicidaires, phobies, hallucinations et présence d'un trouble du sommeil... Voilà une partie de ce qui la décrivait. Ma collègue, sans attente, me dit simplement de faire de mon mieux. Toutefois, secrètement, elle a espoir. Me connaissant, elle souhaitait intérieurement que je provoque un je ne sais quoi. Contrairement aux autres dossiers, j'avais carte blanche. Je devais rétablir la communication entre l'école et la famille, puis stimuler de saines habitudes de vie, dont l'apprentissage et la curiosité.

Alors, comment faire? me suis-je dit. J'avais l'habitude de faire un entretien avec les jeunes pour apprendre à les connaître, mais cette fois, j'hésitais. L'élève repoussait les adultes, car ces derniers posaient trop de questions sur son état psychologique et affectif. La DPJ était entrée dans sa famille, alors l'élève se sentait trahi par l'école. Mes leviers étaient son intérêt pour le dessin et mon absence de lien avec tout son passé. Alors, j'ai revu en détail le choix de mes questions et la manière de l'exploiter par le dessin. Je me suis prêté au jeu et j'ai dessiné mes réponses à travers les branches d'un arbre. Mes questions au départ anodines, davantage orientées vers l'apprentissage, combinées à la présentation de mes dessins semblent l'avoir apprivoisée en douceur. Elle avait son arbre vide devant elle et pouvait à sa guise remplir les branches avec ses réponses. Elle n'était pas obligée de parler ni de se justifier.

Plus l'entretien avançait et plus la conversation devenait naturelle. Elle m'interrogeait et se confiait. J'ai suivi l'élève sans brusquer, mais surtout sans juger ses réponses. Il semble que cette force que je ne m'étais jamais reconnue soit l'atout de l'accueil. Voir l'autre sans jugement. Voir l'autre avec émerveillement. Voir l'autre avec amour. Découvrir cette personne par ses expériences, ses blessures, ses forces et sa résilience. Cette jeune élève m'a fourni plusieurs clés pour ouvrir une à une les serrures de ces portes. Mais pour cela, il me fallait être attentive et à l'écoute. Je devais décoder les messages. La voir au-delà de ce qui est dit ou fait. Cogner chez elle non pas comme un vendeur, mais comme un acheteur. Voir ses palettes de chocolat et vouloir y goûter!

Les changements ont été subtils et progressifs. Tellement concentrée sur le besoin de l'élève d'être vu et reconnu, je n'ai pas saisi sur le moment les changements en profondeur. Même en mon absence, cette jeune marchait enfin la tête haute dans le corridor. Elle souriait aux gens. Il lui est arrivé même de gambader. Il restait encore beaucoup à faire pour diminuer les comportements d'évitement et augmenter le sentiment de compétence à l'école. Mais, cette jeune avait maintenant une voix et pouvait vendre ses tablettes de chocolat en dehors de chez elle!

De nombreux intervenants qui gravitaient autour d'elle étaient émerveillés. Ils voulaient connaître la recette. Ma réponse était d'une simplicité un peu déconcertante, car je ne saisisais pas le déclencheur de ce changement. Je ne pouvais imaginer qu'à moi seule, j'avais pu autant changer la situation. À mes yeux, j'avais donné une manière de faire à l'enseignante et cette dernière l'appliquait. Finalement, j'ai donné la clé pour voir cette élève comme elle souhaitait l'être. Alors, l'élève a été vu par son enseignante tous les jours, puis petit à petit, par les autres élèves, par les autres enseignants et même par la direction de l'école. Moi, je n'ai été que l'accueil insufflé d'un grand amour.

À cause du grand amour de Jésus inspirant le prêtre sans nom, il a fait de moi un agent d'amour et d'accueil permettant ainsi à une élève de la région d'être vue et aimée. Par ma présence et mon regard posé sur elle, je lui ai dit: «Je te vois, je t'accueille et je t'aime. Ta vie a de l'importance à mes yeux. Tes chocolats sont les meilleurs au monde. C'est certain que je vais te les acheter. Tu peux venir me voir tous les jours.» Je te dirai: «Je te vois», comme les *Na'vis*, habitants de Pandora dans le film *Avatar*¹. Lorsque ces derniers se rencontrent et se saluent, ils se disent «Je te vois» imprégné d'une reconnaissance pour l'être devant eux. Ils sont en symbiose entre eux. Mais, ils n'ont pas de chocolat à vendre!

Voici mes chocolats transformés en prières. Allez-vous les acheter?

Que notre salutation habituelle soit désormais «Je te vois.»

Que notre accueil soit teinté du grand amour de Jésus envers la femme pécheresse.

Que vous puissiez écrire la 77^e histoire du livre Ding, dong! de Robert Soulières, car c'est ainsi qu'il termine son livre. «C'est à votre tour...»

Louise Martin
maloulou.martin@gmail.com

¹ Film *Avatar* (2009), réalisation de James Cameron

«JE SUIS MÈRE AU FRONT POUR MES ENFANTS!»

Il est largement reconnu que la crise sanitaire et climatique dans laquelle nous sommes plongés est en grande partie causée par nos choix politiques et économiques. Des femmes, des mères qui veulent un avenir sain pour leurs enfants et leurs familles, en ont plus qu'assez. Assez d'un système économique qui favorise la compétition dans l'accaparement des ressources, jusqu'à la guerre s'il le faut. Assez des systèmes politiques créés pour entretenir et protéger des groupes d'intérêts obsédés par la course à la richesse et qui entraînent l'humanité et la planète entière dans leur délire et dans notre perte. Ces femmes, ces mères, encore une fois, se mobilisent pour sensibiliser la population et faire entendre raison à nos décideurs. Elles ont pour nom *Mères au front*.

Mères au front s'invite au Conseil municipal.

Bonjour madame la mairesse, mesdames les conseillères et messieurs les conseillers. Je suis Mère au front pour mes enfants, Nikki et Anthony, et pour mes 4 filleuls : Émile, Henrik, Zéphirin, Charles. Je suis également médecin de famille. Je suis aussi membre de l'Association canadienne des médecins pour l'environnement, une organisation qui œuvre à l'intersection entre la santé et l'environnement. Donc, c'est en tant que citoyenne, mère et médecin que je viens m'exprimer, aujourd'hui, en faveur de l'adoption du règlement sur l'interdiction des pesticides à usage esthétique.

C'est ainsi que s'est présentée une des quatre femmes membres du groupe Mères au front de Saint-Jean-sur-Richelieu, présentent à la séance du conseil municipal le mardi 23 novembre dernier. Le nouveau conseil, fraîchement élu, a donc eu l'occasion de faire connaissance avec ce groupe de femmes déterminées qui s'était déjà manifesté publiquement à quelques occasions.

Quand rien n'y fait!

Tout comme vous, je suis l'actualité et je vois le désastre humain se répandre sur la terre, les forêts s'enflammer une à une, les mers monter à l'assaut des continents, les cyclones tailler la vie en pièce. J'entends les analystes brosser le tableau toujours plus sombre d'une catastrophe imminente et interpeller les autorités politiques et économiques pour qu'elles prennent des mesures drastiques afin d'éviter le pire. C'est «la bataille de notre vie!», s'exclament des dirigeants et dirigeantes de l'Organisation des Nations Unies. L'ultime bataille!

Rien n'y fait! Nos leaders politiques sont sortis de la COP-26 avec des demi-mesures. Aucun argument ne semble assez fort pour amener nos sociétés à faire le virage à 180 degrés nécessaire pour sauver l'ensemble du vivant et de la planète. J'ai l'impression d'être à bord d'un *Titanic* dirigé par l'inconscience et l'irresponsabilité. Aucun argument, sauf peut-être celui de la survie de nos enfants. En effet, ne sommes-nous pas tous et toutes concernées par l'avenir de nos enfants, petits-enfants, neveux et nièces?

En tout cas, pendant un temps, j'ai vraiment cru que la préoccupation partagée pour «l'avenir de nos enfants» pourrait faire une différence au moment des dernières élections municipales au Québec. À voir les résultats, je n'en suis pas convaincu. Il est vrai que plus de 70 candidates et candidats «verts» ont été élus à travers le Québec au début de novembre 2021. Nous pouvons nous en réjouir. Mais au regard de l'état de la planète, il nous faudra plus qu'un courant minoritaire dans les conseils municipaux, comme dans les autres instances politiques, pour amener notre société à se responsabiliser et à se donner un projet commun liant à la fois justice sociale et justice écologique.

Quoi qu'il en soit, j'étais heureux d'être à côté de ces femmes lors de cette assemblée du conseil municipal, tout comme lors de leurs manifestations publiques antérieures. De voir ainsi sortir les mères et leurs alliées et alliés sur la place publique, d'investir les instances politiques, me réjouit. Me réjouit et m'inquiète tout à la fois. Je ne peux qu'être abasourdi de penser que les mères doivent occuper l'espace public parce que l'élite politique et économique ne fait pas son job. C'est vraiment désolant!

Bien sûr, il y a nombre d'élues, d'élus et de gens d'affaires qui s'investissent dans des activités inspirées par des valeurs de justice, de paix, d'inclusivité, dans le respect de la vie et de la planète... Mais avouons qu'il y a un gros fond! Un gros fond d'humain habitué à se servir. Se servir de tout et dans tout sans égard aux conséquences personnelles, sociales et environnementales.

Des gens et des groupes corporatistes, plus préoccupés de leur égo et de leurs «intérêts» que du bien commun. Et il y en a encore trop! Ce modèle de leadership n'est plus ajusté à la réalité actuelle. La crise que nous traversons nous l'aura appris. Enfin, je l'espère. Dites-moi si je rêve!?

Mères au front est là pour nous le rappeler.

«Notre cri du cœur»

*Nous sommes Mères et Grand-Mères, par le sang et autrement.
Nous nous levons pour protéger nos enfants.
Nos enfants qui ne veulent plus faire d'enfants.
Nos enfants qui appellent à l'aide.*

*Nos enfants, volcans de promesses, que nous avons invités dans cette
vie en leur parlant de beauté, de douceur, de vertige.
De possibles.*

*Nous sommes celles qui mettent au monde.
Celles qui nourrissent et celles qui soignent.
Nous sommes fières et en colère.
Aimantes et décidées.
Nous exigeons des gestes forts et immédiats.
De la droiture et du courage politique.*

*Nous sommes de partout, nous sommes innombrables.
D'un océan à l'autre et bien au-delà.*

*Nous sommes mère loup, mère caribou, mère outarde et mère
carcajou.
Nous sommes la mère béluga qui meure en mettant bas et la mère
kangourou qui fuit le brasier.
Nous sommes toutes les mères.
Nous sommes aussi la vôtre.*

*Nous sommes en colère, et vous savez que notre colère est juste.
Nous voulons un avenir.
Nous voulons que la vie gagne.
C'est notre devoir de la protéger et aussi le vôtre.
Nous allons tout faire pour.*

*Nous bercerons d'un bras et brandirons l'autre.
L'amour de nos enfants est notre arme de construction massive, pour
la suite du monde¹.*

À travers l'histoire : une longue lignée de femmes et de mères.

Mères au front s'inscrit dans une longue lignée de femmes, de groupes et de mouvements de femmes ayant à cœur le bien de l'humanité et de ses enfants. Une longue lignée de femmes et de mères rejetant les systèmes d'oppression et usant d'audace, de courage et d'ingéniosité pour créer un monde respectueux des personnes et de la vie.

¹ Voir le site de Mères au front.

Ces dernières années, des groupes de femmes se sont manifestés publiquement en faveur des droits de la personne et de la protection de la planète: je pense aux «Mémés pour le climat», dans la région de Lanaudière ou encore au groupe «Raging grannies» de Montréal qui, depuis une trentaine d'années, milite contre la prolifération des armes à feu, pour le climat pour la défense des droits (des autochtones, des femmes, des personnes âgées).

Plus globalement, on ne pourrait passer sous silence le mouvement pour la Marche mondiale des femmes qui a pris naissance au Québec en 1995 avec la marche «Pour du pain et des roses» et dont on retrouve les orientations et les valeurs promues dans la Charte mondiale des femmes pour l'humanité (égalité, liberté, solidarité, justice et paix).

Cela me renvoie au texte biblique qui a inspiré le titre de la présente revue (Lc 7,36-50). Je pense que c'est de cette audace qu'était sûrement animée la femme dite «pécheresse» dont parle le texte. Usant de stratégie, elle réussit à entrer dans la maison d'un pharisien (un dirigeant de la région), passer à travers les serviteurs, s'introduire dans l'espace réservé aux convives et se rendre jusqu'à Jésus. À sa façon et de manière très éloquente, cette femme prit position publiquement pour indiquer et nous indiquer encore aujourd'hui, la voie à suivre, incarnée à ses yeux par Jésus, le chemin, la vérité et la vie.

«Cet amour-là.»

Dans la suite de cette longue marche des femmes à travers l'histoire, Mères au front-est le produit d'un ras-le-bol de femmes face au manque de sérieux dans la résolution de la crise climatique. «C'était un après-midi d'hiver», écrit Anaïs Barbeau-Lavalette, auteure et cinéaste, dans une lettre publiée le 9 mars 2020 dans *La Presse*¹.

Je ne savais plus quoi faire de cette tristesse-là. Encore un jour à ne plus savoir comment regarder mes trois enfants, à ne plus savoir où puiser la lumière, ou trouver les réponses qui leur donnent envie de demain. Et puis, tout en me sentant profondément petite, je me suis dit que la force qui me restait, celle qui pulvérisait tout, c'était justement celle portée par cet amour-là. Cet amour-là : indestructible, incomparable, foudroyant, que j'ai pour mes enfants.

J'ai appelé Laure Waridel, d'instinct, et j'ai trébuché ma tristesse jusqu'à elle. Ça faisait une minute qu'on était assises l'une en face de l'autre... les yeux pleins d'eau, elle me dit, blaguant à demi: est-ce qu'il va falloir qu'on s'immole pour qu'on nous entende? Nos désespoirs se touchaient. On aimait de la même façon: totalement. Je n'étais plus seule. [...] On a imaginé ce qu'on pouvait faire avec

¹ BARBEAU-LAVALLETTE, Anaïs, «Mères au front», *La Presse*, 9 mars 2020.

cette force-là. La force de celles qui ont mis au monde. Celle des louves et des lionnes. Celles qui seraient prêtes à mourir pour leurs petits.

Le lendemain, un article de presse rapporte ainsi les propos de Laure Waridel qui cofondait avec Anaïs Barbeau-Lavalette le mouvement Mères au front: «Ça fait 30 ans que je dis mon message doucement, poliment, gentiment, affirme l'écologiste, sociologue et auteure de *La transition, c'est maintenant*. Là, je suis tannée. Je suis tannée de me répéter et que ça ne change pas plus. J'ai l'impression qu'on se moque un peu de nous. On dit oui, c'est important l'environnement, mais on agit à l'inverse de ça. Je suis écœurée!¹»

Les deux femmes comparaient leur colère «à celle de la mère qui, poussée à bout, met son poing sur la table. Quand la mère se fâche, on l'écoute, remarque Anaïs Barbeau-Lavalette. Ça a marqué l'histoire.»

«Fuck les fleurs, fuck le chocolat: pour la fête des Mères, nous exigeons du courage politique!» (Anaïs Barbeau-Lavalette)

Malgré la pandémie, deux mois plus tard, le mouvement faisait déjà des adeptes à travers le pays. Les mesures sanitaires n'auront pas permis qu'un grand nombre de femmes se présentent devant le parlement du Canada comme prévu, mais promesse fut tenue et quelques-unes d'entre elles purent les y représenter à l'occasion de la fête des Mères. Un an plus tard, c'est 32 groupes de femmes dont le mouvement est constitué, la majorité au Québec, mais aussi une douzaine au Canada et en Belgique.

Le groupe Mères au front de Québec a fait paraître une lettre ouverte adressée à leurs élus. Alertant sur les impacts dramatiques de la crise climatique, si rien n'est fait à court terme, le groupe déclare: «Nous, mères, grands-mères et arrière-grands-mères, refusons que ce scénario soit le futur de nos descendants. De partout, nous sommes des milliers à élever notre voix pour protéger la beauté du monde et assurer un futur sécuritaire à nos enfants». Le texte poursuit: «Pour la fête des Mères, nous adressons aux élus de tous les paliers de gouvernement. Il est de votre devoir de protéger et d'assurer un avenir viable à nos enfants.»

Le gouvernement fédéral a l'opportunité de développer une véritable loi climat ambitieuse avec du mordant pour s'assurer d'atteindre l'objectif de carboneutralité le plus tôt possible. Il doit dès maintenant cesser le financement de l'industrie des énergies fossiles. Au provincial, le gouvernement doit refuser le projet de gaz GNL Québec et appliquer le principe de pollueur-payeur. Il doit

¹ SIMARD, Valérie, «Mères au front: mères en colère», *La Presse*, 10 mars 2020.

investir dans des infrastructures vertes, freiner l'étalement urbain, protéger la biodiversité, les espaces naturels, les terres agricoles, etc¹.

Voir plus grand et plus loin.

Comprenant l'importance d'agir à tous les paliers de gouvernement, Mères au front s'est aussi manifesté à l'occasion des dernières élections municipales. Les grands enjeux nationaux ont des ramifications dans notre quotidien et les gouvernements locaux ont aussi le pouvoir de prendre soin et de protéger les enfants et leurs familles.

Faisant un pas de plus dans son travail de mobilisation citoyenne, le groupe Mères au front de Saint-Jean-sur-Richelieu s'est rapidement associé à d'autres groupes écologistes et de défense collective des droits pour créer l'Éco-Alliance Haut-Richelieu (É.A.H.-R.). Dès la première rencontre publique du nouveau conseil municipal, des membres du regroupement, dont plusieurs de Mères au front, sont venus y présenter leurs attentes et recommandations en matière de santé et de protection de l'environnement.

D'abord, rappeler la pétition appuyée par environ 4 000 personnes et déposée lors d'une rencontre précédente du conseil municipal sur la sauvegarde et la valorisation des espaces verts incluant les zones agricoles; puis, appuyer l'adoption d'une réglementation sur l'usage des pesticides; également, interpeller le conseil sur la menace que représente l'étalement urbain et routier sur la protection des terres cultivables, etc.

Les interventions citoyennes entendues ce soir-là me font voir qu'à moyen terme Mères au front et ses alliées et alliés de É.A.H.-R. pourraient devenir solidairement un vis-à-vis incontournable concernant les décisions en matière de santé et de protection de l'environnement. Prévoyons que les tenants de pratiques négligeant les enjeux de santé publique et environnementale réagiront vivement. Mais comme l'idée n'est pas de balayer du revers de la main des emplois assurant la vie de nombreuses familles, mais plutôt d'accompagner les secteurs concernés dans une transition juste et équitable, un dialogue fructueux en vue du bien commun est sûrement l'avenue la plus souhaitable?

Daniel Pellerin
Daniel.pellerin10@videotron.ca

¹ Mères au front de Québec, « Ne laissons pas la maison brûler avec nos enfants dedans », *Le Journal de Montréal*, 9 mai 2021

LIBÉRATION CONDITIONNELLE

L'histoire

Février, voici que débute le Mois de l'histoire des Noirs. Une histoire d'esclavage et de domination. Une histoire d'indépendances et de libérations. Cette histoire, qui est aussi la nôtre, porte en son sein l'horreur du racisme et l'usage déréglé d'un pouvoir malsain. Ce vide d'amour et de compassion envers la vie suscite toujours mon incompréhension la plus totale. Qu'avons-nous appris de ces horreurs? Des siècles plus tard, toute la Création est toujours mise à mal et marche comme une condamnée sur son chemin de mort vers la porte du non-retour.

Comment imaginer un autre monde possible? Quel futur pour une paix mondiale? Instant présent fracturé, la racine de la pensée colonialiste, raciste et patriarcale est impossible à éradiquer. La blessure des injustices et de la torture s'agrandit, et, malgré nos bonnes intentions occidentalises, nous perpétons nous aussi les travers de nos pères.

Une exploration

La thématique de la revue, À cause de son grand amour, m'invite à explorer cette idée de libération profonde à laquelle Dieu appelle l'humanité. La libération des chaînes qui nous entravent et qui pervertissent nos relations, à commencer par la reproduction des systèmes économiques fondés sur la marchandisation de la création et le profit à tout prix dans nos relations interpersonnelles. D'autres types de chaînes peuvent nous empêcher d'être pleinement nous-mêmes, d'accéder à cette part d'humanité qui nous habite toutes et tous.

Combien de personnes ne toucheront jamais cette grâce de se voir elles-mêmes comme quelqu'un ayant de la valeur aux yeux de Dieu ou de toucher le noyau de leur âme¹? Selon Édith Stein, ce noyau, cette partie profonde qui constitue le centre de la personne est la mise en lumière de notre vocation personnelle. Cette mise en lumière est possible à certaines conditions. Le regard d'amour de l'autre posé sur soi et qui nous révèle à nous-mêmes fait partie de ces conditions essentielles. Ce regard accueillant et accueilli permet le discernement qui nous amènera jusqu'à notre cœur profond et c'est cet accès à la vérité de notre être «qui donne à la personne la clé de sa vocation².»

Difficile alors pour les personnes mal-aimées d'échapper à leurs conditionnements où à un environnement austère. S'en libérer sera un

¹ AUCANTE, V., *Le discernement selon Édith Stein*, Cahiers de l'école Cathédrale, Parole et Silence, 2003.

² Idem

défi supplémentaire, surtout si elles n'ont jamais expérimenté la grâce de se voir réellement par elles-mêmes ou par l'intermédiaire d'un regard aimant les aidant à découvrir toute leur beauté.

Révolution

L'heure est venue d'opérer une révolution relationnelle qui nous conduira vers la reconnaissance pleine et entière de la dignité humaine et où l'éthique deviendra le moteur de notre agir. Cette révolution nécessite d'abord de reconnaître qu'habite en nous ce côté sombre insensé qui banalise le mal, et que ce mal est aussi le reflet de nos institutions et de nos sociétés.

Notre quotidien respire au parfum des inégalités, aux lois qui oppriment, aux enfermements que nous créons par nos préjugés envers celle ou celui qui ne correspond pas aux critères sociaux de réussite. Et ces personnes envers lesquelles nous érigeons des barrières sont souvent celles auxquelles nous ne souhaitons pas ressembler. Qui souhaiterait ressembler à cet itinérant nauséabond? Ou à cette schizophrène trop fardée et mal fagotée? Et si on me voyait tenir la main de cette vieille femme sourde qui parle trop fort?

Pour protéger l'image que nous souhaitons projeter, nous nous mettrons à distance de son humanité. La personne en marge deviendra l'autre à effacer. Elle me rappellera peut-être d'où je viens et où je ne veux pas aller. Elle me confrontera peut-être aux valeurs judéo-chrétiennes de charité dont il serait mal vu de se dérober. Son image créera peut-être un sentiment de malaise en moi face à ma propre richesse. Être solidaire impliquerait un investissement de ma part. Tout d'abord, être en relation avec des «pas comme moi», à accepter que mon retour sur l'investissement ne soit pas celui auquel je suis habitué. À changer mon système de valeurs pour que le don y soit intégré et reconnaître que le visage de la pauvreté et de la marginalité n'est pas un problème personnel, mais relève de causes structurelles dont je suis partie prenante.

Libération

Notre mise à distance des personnes en marge nous enchaîne à la posture du dominant. Comme lui, nous évaluons l'autre à partir de critères subjectifs et choisissons qui a de la valeur ou non. Il me semble pourtant que notre exigence chrétienne à devenir pur accueil et pur amour envers toute la création réclame d'opérer des déplacements intérieurs qui ne tolèrent aucune structure de pouvoir. Sinon, comme le dit Maître Eckart:

«[...] quel bien cela peut-il me faire si le fils de Dieu est né de Marie il y a 1400 ans et s'il n'est pas né dans ma personne, dans ma culture, et mon temps?»

Quelle serait cette foi sans substance, si la mise en acte de l'esprit des évangiles restait lettre morte? Malheureusement, il semble que les membres de notre société actuelle aient de la difficulté à reconnaître la valeur de toute la création. Impossible de penser l'humanité dont parle Albert Jacquard si les plus vulnérables ne sont pas protégés dès leur naissance. Si les voies de fait envers les adultes sont intolérables, pourquoi maintenir l'article 43 au Code criminel?

Tout instituteur, père ou mère, ou toute personne qui remplace le père ou la mère, est fondé à employer la force pour corriger un élève ou un enfant, selon le cas, confié à ses soins, pourvu que la force ne dépasse pas la mesure raisonnable dans les circonstances¹.

Et ces 43 500 enfants pris en charge par la DPJ en 2020? Et les autres, ces 77 000 autres cas traités, comment bien les soigner pour que leur présent soit la promesse d'un avenir meilleur.

Le corps, lieu de rencontre

Dans la maison d'un pharisien, deux corps-histoire se rencontrent dans une expérience sensorielle et émotionnelle. Cette rencontre entre le corps de Jésus et celui de cette femme dite pécheresse qui se tenait derrière avec un vase de parfum² nous invite à nous mettre à l'écoute de l'autre et à entendre les maux de son cœur profond.

Dans le récit de Luc, cette femme pleure tant qu'elle mouille les pieds de Jésus. Et son corps rempli d'émotion, qui le touche, appelle le regard et l'accueil de Jésus. Celui-ci reconnaît le don de l'amour dans la sensualité des gestes de la femme. Le corps de l'autre devient alors lieu de rencontre.

Au-delà des apparences et des préjugés liés au contexte social de son temps, Jésus opère cette révolution relationnelle où le corps de la femme n'est plus dominé par l'homme. Il n'est pas non plus le corps-marchandise convoité par les convives masculins. Ce corps est l'être même de la femme, son moi fragile offert à autrui³. Et en Jésus se libère cette femme enfermée dans la vision réductrice du pharisien qui juge à partir de ses propres représentations du péché, héritées des codes moraux de sa culture.

¹ Droit criminel et contrôle du comportement d'un enfant, article 43 du Code criminel.

² Évangile de Luc, 7, 36-37

³ LAGREE Jacqueline, « Le corps que je suis, le corps que j'ai », *Revue juridique de l'Ouest*, 1991.

Aujourd'hui encore, nos codes moraux sont parfois en contradiction avec le témoignage précédent de Jésus. L'impossibilité de rencontrer l'autre dans sa réalité marque notre société bien-pensante qui pense l'autre à partir de ses critères subjectifs.

Au quotidien :

Ce texte m'amène à penser à une femme issue de l'immigration que je visitais il y a plus de dix ans. Elle et son mari étaient au Québec depuis au moins cinq ans. Son adaptation n'était pas facile. Elle avait vécu le déchirement de devoir laisser ses enfants dans son pays jusqu'à ce qu'ils puissent les rejoindre, un par un, au fil des ans. Elle était une femme résiliente, marquée dans son être par de longues périodes de stress et d'impuissance.

L'apprivoisement mutuel s'était fait doucement. Lorsque je la visitais, je lui apportais quelques prières que nous récitons ensemble. J'avais remarqué l'importance qu'elle accordait à la prière, car des images de Marie étaient placées çà et là dans sa maison. Ces prières constituaient notre point de rencontre qui permettait à la relation de s'approfondir. Nous avons tissé un lien de confiance, fondé sur le respect mutuel et l'accueil de l'autre. Je m'intéressais vraiment à elle. J'étais privilégiée de pouvoir entendre le récit de sa vie en Haïti. Elle se révélait par son corps, qui lui faisait mal et qui semblait lui peser. Elle se révélait aussi par sa posture et son langage non verbal. Trop souvent, elle souffrait de maux de tête lancinants.

Les confidences d'Erzulie étaient sacrées pour moi. Elles arrivaient toujours à un moment où je ne m'y attendais pas. Des paroles brèves alors jaillissaient. Une puissance émanait de ces quelques phrases sorties des ténèbres, et qui résonnaient dans la pièce silencieuse. Lors de ces prises de paroles, Erzulie baissait souvent les yeux ou regardait au loin. À cet instant, j'avais l'impression qu'elle ne me voyait plus.

Je me souviens de son expression lorsqu'à brûle-pourpoint elle m'avait lancé: «Vous savez madame Christiane, quand les hommes de mon pays arrivent au Québec, ils savent qu'ils ne peuvent pas faire ce qu'ils font à leur femme là-bas. Ici, il y a des lois. Quand ils posent le pied au Québec, ils savent qu'ils ne peuvent plus battre les femmes.» Je sentais la violence contenue derrière ses paroles. Ce cri du cœur, elle le lançait le poing en l'air! À ce moment, elle adressait son cri de victoire à quelqu'un d'autre. Cela semblait la libérer d'une partie de la violence conjugale qu'elle subissait ici et qu'elle avait vécue et vue chez elle en Haïti. Elle rêvait l'égalité et la reconnaissance de ses droits. Elle me disait être contente d'être au Québec. À travers les lignes, je

comprenais que les lois du Québec en matière d'égalité étaient une mesure de protection qu'elle appréciait.

Préjugés tenaces

Cette femme, comme tant d'autres, tentait de subvenir aux besoins de sa famille du mieux qu'elle pouvait. Chaque semaine, elle se rendait au dépannage alimentaire. Elle marchait plus de quarante minutes pour venir chercher ses sacs, et elle repartait à pied. Sacs à la main, charriot de l'autre, elle veillait à nourrir ses huit enfants. Elle ne pouvait pas vraiment compter sur son mari pour l'aider. On disait de cette femme qu'elle avait trop d'enfants. Qu'elle serait moins dans la misère si elle avait cessé de procréer...

Un jour, quelqu'un s'est aperçu qu'elle visitait deux banques alimentaires dans la même semaine. Il n'en fallait pas plus pour que la machine à étiquettes se mette en place. De femme machine à faire des bébés, elle passait maintenant pour une voleuse. Les langues allaient bon train. Tout un chacun y allait de sa théorie et de son désir de la conformer aux règles.

Mais dans la réalité, qui se souciait d'elle? Qui comprenait sa difficulté à nourrir sa famille nombreuse? Qui pouvait compter le nombre d'heures qu'elle mettait par semaine pour s'assurer que la maisonnée ait tout ce qu'il lui faut? Sans parler de la gestion scolaire de ses enfants... Je ne pouvais rien faire d'autre que de donner mon opinion. Tenter de convaincre les personnes de voir au-delà du «crime». N'étant plus de ce milieu paroissial, je n'avais aucune prise pour défendre Erzulie. Pour l'aider à faire taire les préjugés de ceux qui ne voulaient pas la connaître. Pour faire baisser les regards accusateurs qui voyaient en elle une femme de mauvaise réputation. Une pécheresse.

Et pourtant... Elle aussi avait beaucoup aimé. Elle aussi avait développé des stratégies de survie pour elle, mais aussi, et surtout, pour sa famille. Comme la femme de l'évangile de Luc, Erzulie se trouvait confrontée à des préjugés quant à son identité et à son mode de vie. On la chassait comme une moins que rien, elle qui était sans recours.

Une société bien pensée

Plus de dix ans plus tard, l'image d'Erzulie m'est encore présente. Peut-être parce que depuis ce temps, d'autres situations similaires se sont reproduites ailleurs. Ces situations je les considère comme des

injustices, des manques d'éthique, des manques de charité chrétienne. Motivées par la loi et l'ordre elles contreviennent à l'amour. J'y reconnais la pensée du pharisien. Plus de deux mille ans plus tard, je rêve encore l'humanité, cet autre monde possible. J'ai la foi inébranlable qu'en acceptant de nous laisser toucher par l'autre, à la manière de Jésus, nous pourrions passer d'une société bien-pensante à une société *pansante*. Une société qui soigne et dans laquelle l'accueil véritable permettra peut-être d'éviter que l'expérience sociale des personnes issues de l'immigration, surtout chez les jeunes Haïtiennes et Haïtiens de la deuxième génération, se construise «par et autour du racisme¹.»

Au carrefour de l'intersectionnalité existent des systèmes d'oppression, choisir la voie de l'humanité et de l'amour est la seule voie de contournement possible. Elle demande une présence à soi et à l'autre, car cette voie ne tolère aucun écart de conduite. Cette voie de contournement est le seul revirement possible pour l'humanisation de notre monde.

Il y a quarante-trois ans, au sortir de l'école, nous marchions ensemble vers le presbytère de l'église Notre Dame de l'Assomption. Pour dire bonjour au prêtre disais-tu! Ton audace et ta joie étaient contagieuses. En ce Mois de l'histoire des Noirs qui débute, où que tu sois ma première amie haïtienne, je te salue et je termine mon texte en pensant à ton sourire. Le temps passe, mais les liens demeurent, Sheena.

Christiane Lafaille
christiane.lafaille@hotmail.ca

¹ POTVIN, Maryse, «Racisme et citoyenneté chez les jeunes Québécois de la deuxième génération haïtienne» dans *L'individu et le citoyen dans la société moderne*, Presses de l'Université de Montréal, 2000.

GOUTTE À GOUTTE

*Avant tout, ayez entre vous une charité intense,
Car la charité couvre une multitude de péchés. (1P 4,8)*

Pardonnée et aimante (Lc 7, 36-50)

Ce numéro de la revue est publié en lien avec la Semaine de la Parole 2022. Le thème retenu cette année pour cette activité s'inspire du magnifique texte de Luc, au chapitre 7 de son évangile, de la pécheresse pardonnée et aimante.

On y perçoit clairement l'importance que le Seigneur accorde à l'Amour de charité, cet Amour dont la première lettre de Jean nous révélera par ailleurs qu'il est le nom même de Dieu dans sa relation trinitaire (1Jn 4, 7).

Il est difficile cependant de savoir si, dans ce texte de Luc, la pécheresse est pardonnée parce qu'elle a montré beaucoup d'amour ou si, à l'inverse, elle montre beaucoup d'amour parce qu'elle a été pardonnée. La formulation du verset 47 nous fait hésiter. Mais qu'importe. Le fait demeure qu'un lien clair et capital est établi ici entre le déploiement de la capacité d'aimer d'un croyant et la miséricorde divine.

Perfusion

En assumant humblement et en vérité sa condition d'être limité et fragile, toute personne, à l'exemple de la pécheresse de ce récit, se rend disponible pour accueillir l'amour régénérateur de Dieu. Mais comment cet amour agit-il dans le cœur d'un homme ou d'une femme qui s'y ouvre? De quelle manière le transforme-t-il et lui redonne-t-il la vie? C'est ici que l'idée m'est venue d'établir une certaine correspondance entre la manière dont Dieu s'y prend pour transformer nos cœurs et un acte thérapeutique souvent posé en milieu hospitalier.

Quiconque est le moins familier des pratiques médicales usuelles sait qu'il est courant qu'en hôpital il faille se résoudre à installer une perfusion au bras d'un patient. Parfois, on le fait pour assurer une bonne hydratation de la personne malade ou pour maintenir une veine ouverte au cas où une injection rapide et urgente d'un médicament sous forme intraveineuse serait nécessaire. Régulièrement, on le fait aussi parce qu'il s'agit de la forme prescrite d'administration d'un traitement.

Par exemple, dans le cas d'un traitement de cancer par chimiothérapie, on injecte une puissante préparation médicamenteuse

dans les veines du patient. On agit évidemment de façon extrêmement contrôlée, s'assurant que la dose administrée est adéquate et que le rythme auquel le médicament est introduit dans le corps humain est bien réglé. Un protocole serré, rigoureux, qui s'inscrit dans la durée doit être suivi si on veut éviter les dérapages et les accidents. Le but recherché est idéalement de détruire le mal à sa racine afin d'obtenir la guérison du malade ou, minimalement, de prolonger sa vie.

Cette analogie me parle. Elle illustre bien à mon avis la forme typique et habituelle d'une démarche de conversion.

Conversion

La plupart du temps, le cheminement d'une personne vers la guérison spirituelle et une communion de plus en plus intime à Jésus, Christ et Seigneur, s'apparente au lent travail d'une perfusion sur une personne malade.

D'une part, il exige que cette personne reconnaisse son besoin en acceptant de faire progressivement toute la vérité sur soi dans une inévitable et essentielle démarche d'humilité. Par ailleurs, il implique aussi que cette même personne accepte le «traitement» que Dieu lui propose, laissant sa miséricorde agir au rythme et selon les modalités qu'il aura lui-même déterminées.

Certes, il arrive parfois que la rencontre entre un cœur humain et la miséricorde divine se fasse de façon à la fois fulgurante et inattendue, inondant soudainement la personne d'une joie incommensurable et indescriptible. Mais je ne pense pas que ce soit la situation la plus courante.

Le plus souvent, un cœur en mal de guérison et d'amour prend très progressivement et douloureusement conscience de ses blessures, de sa fragilité et de sa finitude. La possible rencontre entre «l'agapè» de Dieu, toujours offert, et la personne qui se découvre meurtrie s'étire alors dans le temps.

L'être en état de conversion reconnaît et assume progressivement, au fil des chocs qu'il subit et des épreuves successives qu'il traverse, qu'il n'est pas ce surhomme qu'il se croyait peut-être être au départ. Il accepte de «lâcher prise», de renoncer à toute forme d'orgueil, même le plus insidieux. Il renonce, non sans combat, à l'image qu'il aurait aimé projeter d'un être en plein contrôle de soi, capable de tout pour Dieu... mais sans Dieu. Autrement dit, il apprend à être vrai et accepte son besoin de guérison.

Au fil des jours et des années, dans un parcours souvent laborieux et cahoteux, s'opèrent ainsi de profondes transformations intérieures. L'orgueil et la démesure cèdent progressivement la place à un amour plus gratuit et plus vrai, celui pour lequel Dieu a créé chacun d'entre nous.

L'intelligence, la mémoire et la volonté acceptent, au terme de luttes parfois épiques, de se laisser librement transformer par le don «gracieux» et réparateur d'une miséricorde qui prend sa source dans la communion trinitaire, en qui et par qui nous avons «la vie, le mouvement et l'être». (Ac 17, 28)

Engendrés dans le Fils

Ce travail de renaissance intérieure et «d'engendrement» spirituel n'est jamais totalement terminé. L'amour paternel et maternel de Dieu rencontre et se bute, jusqu'à notre dernier souffle, à des couches de résistance successives.

L'orgueil, le déni et la peur font régulièrement obstacle à son action, infectant notre personnalité jusque dans ces zones intimes que nous connaissons mal ou peu et que notre conscience peine à identifier.

Mais Dieu nous connaît bien lui et il est patient, infiniment. Jamais il ne renonce et n'abandonne...même si notre cœur nous condamne (1Jn 3,20). Sans se lasser, il cherche à faire de nous, dans le Christ et par l'Esprit, des fils et des filles à sa ressemblance. Il nous oppose une inébranlable confiance.

Ses paroles de miséricorde et de tendresse veulent toucher nos profondeurs les plus secrètes. C'est pourquoi nous sommes invités à faire nôtres, sans nous décourager, ces paroles du psalmiste :

*Des profondeurs je crie vers toi, Seigneur,
Seigneur, écoute mon appel!
Que ton oreille se fasse attentive
au cri de ma prière!*

*Si tu retiens les fautes, Seigneur,
Seigneur qui subsistera?
Mais près de toi se trouve le pardon
pour que l'homme te craigne.*

*J'espère le Seigneur de toute mon âme;
Je l'espère, et j'attends sa parole.
(Psaume 129, 1-5)*

Au puits de Samarie

Sur un registre semblable, ne voit-on pas Jésus offrir à la samaritaine, au cours de leur échange sur la margelle du puits de Jacob, une eau capable d'étancher ses «soifs» les plus vives?

Jésus répondit (à la samaritaine) : «Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te dit: «Donne-moi à boire», c'est toi qui lui aurais demandé, et il t'aurait donné de l'eau vive.»

Elle lui dit : «Seigneur, tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond. D'où as-tu donc cette eau vive?»

[...]

«Celui qui boira de l'eau que moi je lui donnerai n'aura plus jamais soif; et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissant pour la vie éternelle.»

(Jn 4, 10-14)

Jésus offre à la femme de Samarie l'eau de la miséricorde divine. Tel un «sérum» physiologique qu'on administrerait petit à petit, goutte à goutte, l'eau que Jésus donne opère des guérisons dans les profondeurs de celui ou de celle qui la boit. Un travail de réhydratation et d'assouplissement en profondeur s'accomplit, libérant chez celle ou celui qui la reçoit des puissances de tendresse et d'amour souvent insoupçonnées.

Un témoignage

J'ai souvent l'occasion, dans le cadre de mes activités de bénévolat, de croiser un ancien aumônier de prison. Durant toutes les années où il a travaillé «derrière les murs», il a été témoin d'une multitude de démarches de transformations intérieures, dont certaines, évidemment, plus marquantes que d'autres.

Dernièrement, il nous racontait à mon collègue et à moi, tout en respectant la confidentialité du dossier, l'histoire d'un détenu accusé de meurtre. Au cours d'un premier procès, cet homme a nié de façon persistante être coupable de ce crime odieux. Mais la preuve devait être accablante puisqu'il s'est retrouvé au pénitencier.

Insatisfait du verdict, le personnage a demandé et réussi à obtenir en appel un nouveau procès. Mais, encore une fois, le verdict est tombé: coupable.

Finalement, de nombreuses années plus tard, au cours d'une rencontre avec cet aumônier, l'homme a reconnu les faits: «oui c'est bien moi, a-t-il dit, qui ai commis ce meurtre.» Si ma mémoire ne me

fait pas défaut, il aura fallu à cet homme près de 20 ans pour finalement reconnaître sa culpabilité!

Par votre persévérance vous obtiendrez la vie (Lc 21, 19)

La vie chrétienne ne s'inscrit pas dans le monde fabuleux de Walt Disney! La foi n'a rien de magique et n'opère pas dans un univers en marge du monde réel, n'en déplaie à certains.

Trop souvent, au cours de la longue histoire du christianisme, nous avons fait appel au merveilleux, au magique et à l'illusoire en oubliant parfois que, si le message de Jésus nous fait espérer la résurrection, il n'occulte en rien la croix et la difficile expérience de vivre en vérité une vie humaine.

Mais devant cette croix, parfois terriblement lourde à porter, le chrétien sait qu'il peut compter sur un appui solide. L'Évangile de Dieu est à même d'ouvrir une brèche dans les lourdeurs de l'existence, une brèche d'où l'espérance peut jaillir.

Le Christ offre une réponse au non-sens apparent, propose un chemin de croissance et de guérison, imprime une direction à toute cette expérience d'humanité vers un accomplissement dans le monde même de Dieu.

Au point de départ de cette longue route vers une plénitude de vie, une exigence essentielle bien sûr : la foi, la foi réfléchie et librement consentie à l'appel du Dieu vivant.

Mais pour rester vivante et active, la foi doit nécessairement se transformer en amour, un jour à la fois, une étape à la fois. Amour des autres, amour de soi devant Dieu et en Dieu, par lesquels s'établissent progressivement une communion et une alliance indéfectibles avec Celui qui en est lui-même la Source.

Rien de tout cela n'est possible évidemment sans une persévérance tenace et têtue. C'est Jésus qui nous en avertit (Lc 21, 19).

«Goutte à goutte», l'action de Dieu peut alors opérer en nous son œuvre de guérison et de transformation, la semence germer et poursuivre sa croissance (Mc 4, 26-29). Il nous appartient seulement de tenir, contre vents et marées, et de demeurer ferme dans l'espérance.

En serons-nous capables? Jusqu'à notre dernier souffle, rien ne sera totalement acquis.

Alain Blanchette
alain.blanchette444@gmail.com

LA MISÉRICORDE, UN PARFUM D'AMOUR

*C'est ce parfum contenant les immondices
des hommes devenus démons de la femme
qu'elle versa sur les pieds de Jésus
afin qu'il les écrase, et qu'il la purifie.*
Guy Bonneau

Luc raconte dans les premières pages de son évangile, tout de suite après les récits de l'enfance, la prédication de Jean le Baptiste. Pour le peuple, Jean est un prophète. Il est entouré de disciples qui prient et jeûnent. Il était une voix dans le désert de la vie. Les foules l'interrogeaient en disant: «Que nous faut-il faire?» Et Jean les invitait à partager, à être justes, à ne faire violence à personne. Le peuple se demandait intérieurement s'il n'était pas le Christ. Mais Jean savait que sa mission était de préparer la route au Seigneur.

Jésus se fit baptiser par Jean, puis après un long temps au désert, il prit la route de la Galilée avec la puissance de l'Esprit. La Galilée n'était pas bien vue de Jérusalem. Dans la synagogue de Capharnaüm, où le peuple se rassemblait pour la prière et l'enseignement, Jésus met ses paroles en actes. Jésus ne se contente pas de guérir, il réinsère les personnes exclues dans la société et dans la communauté des croyants. Jésus prend aussi le risque de rejoindre les gens de «mauvaise fréquentation», les collecteurs d'impôts, les pauvres, les «pas aimables» ... Il leur parle de bonheur, de pardon, de miséricorde, d'aimer jusqu'à l'impossible.

Un jour, des disciples de Jean viennent rencontrer Jésus pour lui demander, de la part de Jean, s'il était le Messie. Jésus répondit par des gestes d'amour et de compassion, en guérissant des personnes, en délivrant des gens des esprits mauvais, en rendant la vue à plusieurs malades. Une foule nombreuse était présente. Nous faisons le pari qu'il y avait là une femme, une pauvre femme, qui reçut ce jour-là les paroles de Jésus comme un cadeau pour elle. Quelqu'un qui lui accordait pardon, miséricorde et compassion. Quelqu'un qui lui disait que Dieu l'aimait malgré ses faiblesses, malgré ses écarts, malgré tout... parce qu'elle était son enfant bien-aimée. Elle en a été bouleversée pour toujours.

Cette femme, vous la reconnaissez? On ne sait pas qui elle est, quel est son nom. Mais l'évangéliste Luc nous dit qu'elle a voulu aller à la rencontre de Jésus, malgré toutes les conventions, pour lui montrer par des gestes tout simples combien cet amour l'avait bouleversée.

Cette histoire, on la retrouve au chapitre 7 de l'Évangile selon saint Luc. J'ai le goût de vous raconter ce passage de l'Évangile sous la forme d'un conte biblique. Un conte biblique tient compte de deux choses: tous les éléments essentiels du récit biblique sont racontés à partir d'un enjeu théologique ciblé. Il s'agit naturellement d'une interprétation du récit biblique, mais qui essaie de traduire le texte en vérité, en tentant de toucher nos cinq sens.

Ce conte biblique a été travaillé, médité, mâché, étudié, interprété par une équipe formée de Colette Beauchemin, Geneviève Lavallée, Lyne Groulx, Guylaine Gagnon et Francine Vincent. Nous nous sommes rencontrées plusieurs fois pour lire le texte biblique de Luc 7, 36-50, bien comprendre les mots, habiter les personnages, cibler un enjeu théologique, découper le texte en séquences selon l'action du texte, trouver un conteur ou une conteuse, dessiner les différents tableaux du récit en intégrant chacune des séquences identifiées. Nous avons étalé ce travail sur quelques semaines pour mieux laisser la Parole vivre en chacune de nous.

Notre souhait : que ce conte biblique suscite en vous le désir d'aller relire le récit dans votre Bible afin de poursuivre votre méditation. La Bible nous raconte les récits de témoins de foi, avec qui nous sommes invités à cheminer, en nous laissant guider à travers leur aventure, leurs rencontres, leurs défis. Acceptons de nous laisser transformer à cause du grand amour de cette femme, et du grand amour de Dieu pour elle.

L'amour qui transforme

(Luc 7, 36-50)

Enjeu théologique : Nous sommes pardonnés et sauvés par un amour plus fort que tout, sans condition.

Conteur : La femme au parfum dont on ne connaît pas le nom.

Chers amis... et toi, Théophile... Ce n'est pas la première fois que nous sommes réunis ensemble pour prier et partager un repas, depuis la mort et la résurrection de Jésus. Ce soir, j'ai envie de vous partager l'histoire de ma rencontre avec Jésus, mon Seigneur.

L'ambiance de ce repas chez Simon le pharisien était bien différente de celui que nous partageons dans la fraternité aujourd'hui. Disons que c'était plus officiel, moins simple et chaleureux.

Bouleversée par l'amour inconditionnel

Je me souviens du jour, un peu avant ce grand souper, où j'ai entendu Jésus sur la place publique. Je me suis arrêtée, au milieu d'une grande foule, et je l'ai écouté. Il parlait de pardon, d'amour, de

miséricorde, d'accueil inconditionnel... il prenait soin du monde, il guérissait les malades, il soulageait leur conscience et leur cœur. J'en étais bouleversée. Ce jour-là, j'étais tellement triste et désabusée. J'avais attendu les disciples de Jean Baptiste dire à Jésus : Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? (Luc 18, 22) Cela m'a intriguée. Le Messie, le Sauveur du monde, mon Sauveur, est-ce que ce pouvait être lui ? Cet homme plein de bonté?

Jésus n'a pas répondu directement à leur question, mais il leur a dit: «Allez annoncer à Jean ce que vous avez vu et entendu: les aveugles retrouvent la vue, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres reçoivent la Bonne Nouvelle.» Il avait dit cela avec une voix douce et pleine d'amour. Une grande vague d'amour. Et cela m'a touchée. C'est comme si la vie reprenait de la force et de la puissance dans ce monde de ténèbres.

J'ai eu la douce impression que les paroles de ce prophète s'adressaient à moi aussi. Je me suis sentie aimée vraiment pour la première fois. C'était comme si Dieu lui-même me parlait. Je l'ai ressenti dans ma chair, dans mon histoire, dans la profondeur de mon âme...

J'étais terriblement bouleversée. Je riais et pleurais à la fois comme quand on apprend une heureuse nouvelle, une bonne nouvelle. Je me sentais libre, belle, pleine de vie... pardonnée. Les paroles de Jésus rendaient chacun acteur de sa vie. Ça ne m'était pas arrivé souvent. J'étais l'esclave de tous pour survivre. Là, j'avais l'impression de vivre ! Je voulais l'entendre me parler encore, embarquer dans son sillon d'amour et de vérité, être comme lui. Je ne me sentais plus enfermée dans l'image qu'on se faisait de moi : une femme de mauvaise vie. Je voulais déposer tout ce qui fait ma vie à ses pieds. Je voulais lui confier tout ce que j'étais et tout ce que j'allais devenir à cause de ce grand amour que j'avais reçu avec grande surprise ce matin-là. Je l'ai donc suivi.

Quand j'ai entendu qu'il allait manger chez Simon, le pharisien, je me suis précipitée chez moi. Comment lui dire tout ce qu'il avait fait pour moi? Comment déposer ma vie à ses pieds et me mettre à son service? Je n'avais que mon corps, mes larmes, ma beauté, et du parfum de grand prix pour lui signifier tout cela. J'avais reçu tant d'amour! Je voulais lui manifester tout mon débordement de gratitude, à ma manière, simplement comme j'étais, par un geste que je n'avais encore fait envers personne avant lui.

Le party de l'élite

Je suis arrivée à la porte de Simon. Il y avait des personnes influentes, importantes qui entraient et qui venaient pour écouter Jésus.

Les convives étaient à demi couchés autour d'un triclinium, une table en demi-cercle. Simon avait sans doute invité Jésus pour l'entendre, et se faire sa propre opinion sur le personnage. Il était de nature curieuse, un homme d'une grande notoriété aussi, un érudit. Il voulait en savoir plus sur ce Jésus qui provoquait le pouvoir religieux et donnait de l'espoir parmi le peuple. Et s'il était le Messie tant attendu ?

Tous les Juifs cherchaient à se libérer du pouvoir romain, mais moi, je venais de vivre une libération tout autre. J'avais reçu un tsunami d'amour! Je me sentais enveloppée dans la tendresse de Dieu. J'étais transportée!

Scandale!

Le repas commençait. J'étais mise à nu, sans fards, dans la grande simplicité de mon être, tenant à la main mon flacon d'albâtre rempli du meilleur parfum. Je savais que je voulais aller m'agenouiller aux pieds de Jésus, mais je ne savais pas quand, comment, je ne savais pas si j'en avais le droit. Alors je suis entrée, mon cœur battait la chamade. J'étais très émue, au point que des larmes coulaient en abondance. Je ne pouvais les retenir. Entre les larmes, j'ai vu Jésus. Il était allongé parmi les convives autour de la table. J'ai alors ressenti une grande émotion, semblable à celle qui m'habitait sur la place publique quand Jésus nourrissait mon âme, mon être de ses paroles de vie. Lui ne pouvait me voir. Et moi, je le voyais à peine tellement les larmes inondaient mon visage. Je me tenais derrière lui. Tout mon corps tremblait.

Je me suis agenouillée à ses pieds. Il n'était pas question que quiconque m'empêche de faire ce que j'avais décidé. J'ai mouillé ses pieds de mes larmes. J'ai essuyé ses pieds avec mes cheveux et les ai couverts de baisers. Je ressentais une immense joie. Avec mes simples gestes, avec tout ce que je savais, je pouvais être en vérité face à lui, je pouvais enfin être moi. Avec toute ma tendresse, j'ai pris mon flacon d'albâtre et j'en ai répandu le parfum sur ses pieds.

Les convives pouvaient penser ce qu'ils voulaient, je ne m'en souciais guère car je vivais un moment de profonde adoration avec mon libérateur. À ma manière, je posais un geste sacré pour honorer mon Seigneur. Au fond de moi résonnait une parole du prophète Isaïe: «Qu'ils sont beaux les pieds du messager qui apporte les bonnes nouvelles du salut de Dieu et qui publie la paix». Oui, je pouvais vraiment reconnaître en lui le Messie qu'on attendait!

Un pharisien boqué!

Quand je visualise ce moment béni, je me souviens de la réaction de Simon. Il semblait scandalisé par la situation. Il est vrai que, comme

tout bon pharisien, Simon se considère comme séparé du peuple, de ce peuple qui ne respecte pas toutes les règles de pureté. Son mépris transparaissait dans son regard. Sur le coup, j'ai pensé que j'en étais la cause. Mon geste l'avait probablement dérangé. Mais après un moment de réflexion, je pense plutôt que c'est à cause de l'attitude de Jésus. C'est cela qui était dérangeant!

Simon, en bon pharisien, devait se dire intérieurement que si Jésus était un prophète, un vrai, il n'aurait pas dû se laisser toucher par une femme, et encore moins par une femme comme moi, avec ma réputation de femme pécheresse, une femme que l'on juge et pour laquelle on a des tas de préjugés. Des gens comme Simon ont des regards sur des personnes comme moi qui écrasent, qui rabaissent. Quand on vous colle une étiquette, ce n'est pas facile à vivre, c'est difficile de voir au-delà. Je n'ai jamais senti cela dans le regard de Jésus. Au contraire, le regard qu'il a posé sur moi m'a relevée de mes torpeurs, de mes ténèbres. Je me suis senti une personne à part entière, libre, aimée et aimable.

Tout cet amour reçu m'a aidée à renaître, à me renouer avec moi-même, à relire mon passé de manière à mieux construire l'avenir. Dieu m'aime depuis toujours... est-ce possible? Cette expérience du pardon vécue sur la place publique m'a fait énormément grandir... et le geste que j'ai posé à l'égard de mon Seigneur chez Simon a confirmé tout cela. J'ai reçu une force pour aimer et pardonner à mon tour... même aux Simon de ce monde!

La parabole

Chez Simon, j'ai été témoin de la conversation entre Jésus et notre hôte. Jésus sait parler aux Simon de ce monde avec tendresse, tact, délicatesse. Jamais le maître n'a cherché à le coincer, à le mettre en boîte. Il s'adressa à lui avec bienveillance: «Simon, j'ai quelque chose à te dire». Et Jésus lui raconta cette parabole :

«Deux hommes devaient de l'argent à un créancier. Le premier lui devait cinq cents pièces d'argent, l'autre cinquante. Comme ni l'un ni l'autre ne pouvait les lui rembourser, il a effacé leurs dettes à tous deux».

Puis Jésus lui a demandé: «Lequel des deux l'aimera davantage?»

Et Simon lui a répondu: «Je suppose que c'est celui à qui on a fait grâce de la plus grande dette».

Et Jésus lui a dit: «Tu as raison».

Je me suis tellement reconnue dans cette parabole. Ma dette était grande selon des yeux humains. Mais aux yeux de Dieu, c'est la grâce qui surabondait! Je me sentais libre et aimée... et libre d'aimer en vérité. Enfin!

Deux débordements d'amour

Mon Seigneur s'est tourné vers moi. Il m'a regardée avec tendresse. Puis, il a regardé Simon et lui a dit:

Tu vois cette femme? Quel regard poses-tu sur elle? Regarde les gestes qu'elle a posés envers moi et tu comprendras peut-être ce qui l'a motivée? Toi, tu ne m'as pas versé de l'eau sur les pieds; elle, elle les a mouillés de ses larmes et essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as pas embrassé; elle, depuis qu'elle est entrée, n'a pas cessé d'embrasser mes pieds. Tu n'as pas fait d'onction sur ma tête; elle, elle a répandu du parfum sur mes pieds. C'est pourquoi je te le déclare: le grand amour qu'elle a manifesté prouve que ses nombreux péchés ont été pardonnés. Mais celui à qui l'on a peu pardonné ne manifeste que peu d'amour.

C'est à ce moment que Jésus s'est tourné vers moi et m'a confirmé ce que je pressentais déjà: «Tous tes péchés ont été pardonnés». Ces paroles ont apporté un souffle nouveau dans ma vie. J'ai été confirmée dans le fait que j'étais aimée gratuitement et en abondance! Dans le visage de Jésus, je voyais le vrai visage d'amour de Dieu.

L'amour entier et inconditionnel de Dieu m'a fait déborder d'amour à mon tour. Aujourd'hui, cet amour-là m'a complètement transformée. Ma mission, c'est dorénavant d'aider mes frères et sœurs à goûter à cet amour véritable.

Pardoner comme Dieu : Le pardon qui sauve

Est-ce que les convives ont compris l'ampleur du message de Jésus ce jour-là? Je n'en suis pas certaine. Au contraire, je les entendais murmurer: «Qui est cet homme qui va jusqu'à pardonner les péchés? Pour qui se prend-il? Dieu seul peut pardonner!»

Moi, au plus profond de mon être, je sais qui il est! Je sais que c'est Dieu qui est en train de se manifester en Jésus par sa grande capacité à aimer, à aimer tous ces enfants qu'il chérit profondément. En moi, une source plus grande m'aide à pardonner à mon tour. Mon véritable péché était de croire que cet amour de Dieu inconditionnel n'était pas pour moi.

Je garde à tout jamais ces paroles dans mon cœur: «*Ta foi t'a sauvée. Va en paix!*»

Oui, parce que j'ai cru en cet amour, tout mon être est habité de cette paix qui vient de Dieu.

Voilà, chers amis, Théophile, ce que je voulais vous partager! Que la paix du Seigneur soit avec chacun et chacune de vous!

*Je crois en Dieu qui est devenu l'un de nous,
Avançant avec nous sur nos chemins d'existence.
Je crois qu'il donne la terre en héritage à tous ses enfants
afin que chacun y trouve de plein droit sa part de vie et de dignité.
Je crois qu'il a déposé en chaque être humain son unique présence.
(Extrait de Bible 2000)*

Francine Vincent
Au nom de l'équipe de création :
Colette Beauchemin, Lyne Groulx,
Geneviève Lavallée, Guylaine Gagnon,
Francine Vincent

Vincent.francine@gmail.com

RECENSION

Emmanuel Godo, *La mort? Non, l'amour*. Éditions Salvator, Paris, 2021, 144 pages.

Emmanuel Godo est professeur de littérature et poète. *La mort? Non, l'amour* est le troisième volume d'une trilogie comprenant déjà *Ne fais pas ta tristesse* (2017) et *Mais quel visage a ta joie?* (2019).

Dans ce troisième volume, il évoque l'amour et la mort qui représentent «les deux feux de notre vie». Les questions qu'il pose sont aussi les nôtres: est-ce que j'aime? Est-ce que j'aime assez? Est-ce que j'aime comme il faut?

Dans un style simple et imagé, l'auteur présente ce «qu'un homme peut trouver dans le grenier de sa propre vie». Dans un silence intérieur apparaissent des réponses. Elles lui montrent peu à peu les multiples facettes de l'amour vrai, tel un diamant qui brille, éclaire, enflamme.

Un de ses rayons est l'évidence de l'amour mère. «J'ai été aimé». C'est l'apprentissage de la gratuité, du pardon; la présence de la miséricorde et le secret de la vie; la sécurité infaillible. Contre cela, la mort ne peut rien. Le don de la vie reste vainqueur.

Cette certitude n'élimine pas les angoisses «contradictoires de l'amour trop dit et de l'amour pas assez montré». Présence et effacement, vulnérabilité sans fragilité, patience des arbres, beauté vraie: voilà l'amour ogre, celui qui donne confiance et fait que «nos vies résonnent et finissent par chanter».

Le chapitre de l'amour-passion est particulièrement éclairant. «La passion, c'est la vie qui délaisse les prudences de l'arrière et qui s'en vient, au front, connaître le risque, la proximité de la mort, le jet de toutes ses forces, d'un seul coup, sans calcul». Il cite à témoin Pierre Teilhard de Chardin qui dit que la passion est un engagement de tout l'être. Passion et amour peuvent être confondus. Retenons que la passion est un moment de l'amour, jamais le tout. Elle demande à se «métamorphoser en amour, à passer de l'illusion à la vérité».

L'auteur enchaîne en présentant l'amour-sœur. Ici le «trait-union» s'impose. Il concrétise le lien commun. Se savoir partenaire fait du bien. Avec l'ère numérique, nous comprenons mieux ce que signifie «être connecté, être compatible». Un regard suffit pour établir la communication. Les silences deviennent éloquents. Un aller-retour perpétuel et harmonieux s'installe: don et offrande, présence et attente,

accueil et détachement, ombre et lumière. En résumé, l'amour-sœur rend visible même l'invisible.

En côtoyant la mort de ses proches, Emmanuel Godo en tire des leçons. Les derniers moments de sa grand-mère maternelle lui rappellent le «non de rien, je ne regrette rien» d'Édith Piaf, tandis que ceux de son père lui apprennent l'absence, «cet art de la disparition». Ces pages m'ont ramenée à mon incompréhension de l'apparition des larmes silencieuses de mon père lors du décès de mon jeune frère... j'avais presque 6 ans. Aujourd'hui, les nombreuses victimes de la COVID-19 m'invitent à découvrir d'autres messages. Est-ce la mort de l'indifférence à l'égard de mes frères humains? Est-ce l'ouverture à une fraternité universelle? Est-ce l'oubli de ma finitude?

Ce qui m'habite encore, ce sont les mots du chapitre intitulé *Et j'ai connu le bel amour devenu guerre*. Le plus difficile, affirme l'auteur, c'est un «amour d'égaux» où chacun veut «rester libre et faire croître sa vie à la source du beau, du vrai et du juste». La complémentarité n'est plus utile. Pas de dépendance, pas d'infériorité, pas de supériorité. Place à la confiance, au respect, à la solitude, à la gratitude qui remercie l'autre de lui «avoir permis d'arriver jusqu'à soi» et de s'accomplir.

Enfin quand la mort cesse d'être une idée pour devenir une présence effective, la vraie richesse apparaît, c'est-à-dire l'amour vrai : celui qui est un «maintenant avec la splendeur du risque, l'audace du pari, l'union des présences». En même temps, il fait grandir le «courage d'être seul». En un sens, nous passons notre vie à apprendre à aimer, proclame avec force Emmanuel Godo. Il fait écho à la première épître de Paul aux Corinthiens (13,1-13). Aujourd'hui, ce refrain de Mario Pelchat y réfère aussi :

*Aimer c'est la seule vérité
Aimer c'est devenir meilleur et grandir
Aimer c'est apprendre à écouter
Aimer c'est reprendre plutôt que maudire
C'est donner pour donner
Et sans demi-mesure
C'est se laisser porter
C'est la mer, c'est l'azur¹*

Ce volume d'Emmanuel Godo m'a plu autant par l'élégance du style que par la profondeur du contenu. J'étais incapable de passer au chapitre suivant sans avoir pris un temps de méditation. Je suis de plus en plus certaine qu'aimer vraiment demeure un apprentissage permanent, une recherche de chaque jour. Chaque pas vers le beau, le

¹ *Aimer*, Mario Pelchat, album *Le Monde où je vais*.

vrai, le juste m'aide à construire, petit à petit, le «casse-cœur» de ma vie pour qu'elle éclate éternellement quand le dernier morceau sera posé... L'Amour triomphera!

Marguerite Paquet
maryv@videotron.ca

APPELONS-LE EZRA

Il est l'hôte du festin. Il a composé la liste des invités, élaboré le menu et noté les tâches à répartir. Il sait que plusieurs personnes pourraient se présenter à l'improviste; c'est coutume que le tout-venant peut entrer lorsqu'il y a fête en la demeure.

Ce Jésus qui attire les foules par ses actes de guérison, dont l'enseignement est à la fois neuf et enraciné dans la Tradition, a été difficile à convaincre. Il préfère la compagnie des indésirables. Mais il est là bien allongé au bout de la table et il attire l'attention de tous les convives. Ce soir, il y a de quoi scandaliser les bien-pensants.

Cette femme, cette femme! Avec ses extravagances et ses gestes osés, avec ses dépenses outrancières et son sans gêne! Si elle veut se donner en spectacle, c'est réussi! Sa gestuelle est bien apprise; on dirait un rituel. Ostentatoire pour les uns, profondément sincère et inspiré pour celui qui se laisse parfumer la tête et masser les pieds.

Jésus, qui voit au-delà des apparences, qui scrute les reins et les cœurs, détecte dans les gestes provocants et sensuels de celle qui a tant joué à l'amour, la réelle détresse de la repentante, l'authentique détermination à vouloir changer de vie, la recherche d'une relation vraie et épanouissante, la présence d'un très grand amour.

Et, répondant à sa quête, Jésus cherche de ses yeux bienveillants et compatissants ceux baignés de larmes; il provoque le cœur à cœur. Il libère la pécheresse de ses démons avilissants, lui redonne sa dignité de fille d'Israël. Désormais, on l'appellera Marie Madeleine.

Appelons Ezra celui qui a installé le décor de cette touchante conversion. Ezra, mieux connu sous le nom d'Esdras, était à la tête du retour du peuple juif en exil de Babylone. Dans ce chapitre de Luc, le pharisien hôte a été l'intermédiaire par lequel la femme déchue s'est remise en route fière d'avoir enfin trouvé la Voie, la Vérité, la Vie.

Yvonne Demers
yvonedemers@hotmail.com

VIENNENT DE PARAÎTRE ET DISPONIBLE À LA LIBRAIRIE MÉDIASPAUL

André Beauchamp PRENDRE SOIN. L'appel de la pandémie

Que nous réserve la société postpandémie pour la justice, la solidarité et l'environnement?

Un livre qui ouvre la réflexion sur les grands enjeux sociaux de la pandémie, écrit sous la plume d'un auteur apprécié tant pour sa compétence que pour sa pensée personnelle. Des textes limpides et concis, agréables à lire, couvrant l'étendue du sujet.

152 pages / 20,95 \$

Gérard Marier LE CHEMIN DU BONHEUR. Une montée

Des réflexions basées sur une solide culture allant au-delà du prêt-à-penser et de la psychologie facile.

C'est la sagesse d'un inlassable chercheur de Dieu qui se révèle dans ces pages, lui qui, sentant ses forces décliner, veut, avant le grand passage, témoigner de ce qui n'a cessé de le fasciner: la beauté et la puissance de transformation du message évangélique. C'est ce qui permet d'amorcer les plus belles montées.

128 pages / 20,95 \$

Hélène Greffard LE CŒUR CONTENTÉ. 52 histoires de bonté

Un livre réconfortant et lumineux.

L'auteure de ce livre a recueilli les témoignages de personnes envers qui un geste bon a été marquant, voire décisif. Au fil de ces histoires vraies, la bonté prend des traits insoupçonnés: solide comme l'acier, intelligente comme une formule mathématique ou tranchante comme l'épée, souvent subtile, elle dément les images mièvres qui la caricaturent.

184 pages / 22,95 \$

Gilles Nadeau PAR-DELÀ NOS LIMITES. Préface de Chloé Sainte-Marie

Pendant féminin de l'essai À l'école de la fragilité, qui recueillait les témoignages d'hommes en fin de vie, ce livre dégage la sagesse propre des femmes devant les grands enjeux de l'existence. Il ne se lit pas nécessairement de façon continue, mais selon l'inspiration du moment et les besoins créés par la vie.

212 pages / 22,95 \$